﻿The Project Gutenberg EBook of Mattea, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Mattea

Author: George Sand

Release Date: July 9, 2004 [EBook #12865]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK MATTEA \*\*\*

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading

Team. This file was produced from images generously made available

by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr

MATTEA.

George Sand

I.

Le temps devenait de plus en plus menaçant, et l'eau, teinte d'une

couleur de mauvais augure que les matelots connaissent bien, commençait

à battre violemment les quais et à entre-choquer les gondoles amarrées

aux degrés de marbre blanc de la Piazetta. Le couchant, barbouillé de

nuages, envoyait quelques lueurs d'un rouge vineux à la façade du palais

ducal, dont les découpures légères et les niches aiguës se dessinaient

en aiguilles blanches sur un ciel couleur de plomb. Les mâts des navires

à l'ancre projetaient sur les dalles de la rive des ombres grêles et

gigantesques, qu'effaçait une à une le passage des nuées sur la face

du soleil. Les pigeons de la république s'envolaient épouvantés, et se

mettaient à l'abri sous le dais de marbre des vieilles statues, sur

l'épaule des saints et sur les genoux des madones. Le vent s'éleva, fit

claquer les banderoles du port, et vint s'attaquer aux boucles roides

et régulières de la perruque de ser Zacomo Spada, comme si c'eût été la

crinière métallique du lion de Saint-Marc ou les écailles de bronze du

crocodile de Saint-Théodore.

Ser Zacomo Spada, le marchand de soieries, insensible à ce tapage

inconvenant, se promenait le long de la colonnade avec un air de

préoccupation majestueuse. De temps en temps il ouvrait sa large

tabatière d'écaille blonde doublée d'or, et y plongeait ses doigts,

qu'il flairait ensuite avec recueillement, bien que le malicieux sirocco

eût depuis longtemps mêlé les tourbillons de son tabac d'Espagne à

ceux de la poudre enlevée à son chef vénérable. Enfin, quelques larges

gouttes de pluie se faisant sentir à travers ses bas de soie, et un coup

de vent ayant fait voler son chapeau et rabattu sur son visage la partie

postérieure de son manteau, il commença à s'apercevoir de l'approche

d'une de ces bourrasques qui arrivent à l'improviste sur Venise au

milieu des plus sereines journées d'été, et qui font en moins de cinq

minutes un si terrible dégât de vitres, de cheminées, de chapeaux et de

perruques.

Ser Zacomo Spada, s'étant débarrassé non sans peine des plis du camelot

noir que le vent plaquait sur son visage, se mit à courir après son

chapeau aussi vite que purent lui permettre sa gravité sexagénaire et

les nombreux embarras qu'il rencontrait sur son chemin: ici un brave

bourgeois qui, ayant eut la malheureuse idée d'ouvrir son parapluie

et s'apercevant bien vite que rien n'était moins à propos, faisait de

furieux efforts pour le refermer et s'en allait avec lui à reculons vers

le canal; là une vertueuse matrone occupée à contenir l'insolence de

l'orage engouffré dans ses jupes; plus loin un groupe de bateliers

empressés de délier leurs barques et d'aller les mettre à l'abri sous

le pont le plus voisin; ailleurs un marchand de gâteaux de maïs courant

après sa vile marchandise ni plus ni moins que ser Zacomo après son

excellent couvre-chef. Après bien des peines, le digne marchand de

soieries parvint à l'angle de la colonnade du palais ducal, où le

fugitif s'était réfugié; mais au moment où il pliait un genou et

allongeait un bras pour s'en emparer, le maudit chapeau repartit sur

l'aile vagabonde du sirocco, et prit son vol le long de la rive des

Esclavons, côtoyant le canal avec beaucoup de grâce et d'adresse.

Le marchand de soieries fit un gros soupir, croisa un instant les bras

sur sa poitrine d'un air consterné, puis s'apprêta courageusement à

poursuivre sa course, tenant d'une main sa perruque pour l'empêcher de

suivre le mauvais exemple, de l'autre serrant les plis de son manteau,

qui s'entortillait obstinément autour de ses jambes. Il parvint ainsi

au pied du pont de la Paille, et il mettait de nouveau la main sur son

tricorne, lorsque l'ingrat, faisant une nouvelle gambade, traversa le

petit canal des Prisons sans le secours d'aucun pont ni d'aucun bateau,

et s'abattit comme une mouette sur l'autre rive. «Au diable le chapeau!

s'écria ser Zacomo découragé; avant que je n'aie traversé un pont, il

aura franchi tous les canaux de la ville. En profite qui voudra! ...»

Un tempête de rires et de huées répondit en glapissant à l'exclamation

de ser Zacomo. Il jeta autour de lui un regard courroucé, et se vit au

milieu d'une troupe de polissons qui, sous leurs guenilles et avec

leurs mines sales et effrontées, imitaient son attitude tragique et le

froncement olympien de son sourcil. «Canaille! s'écria le brave homme

en riant à demi de leurs singeries et de sa propre mésaventure, prenez

garde que je ne saisisse l'un de vous par les oreilles et que je ne le

lance avec mon chapeau au milieu des lagunes!»

En proférant cette menace, ser Zacomo voulut faire le moulinet avec sa

canne; mais comme il levait le bras avec une noble fureur, ses jambes

perdirent l'équilibre; il était près de la rive, et il abandonna le pavé

pour aller tomber ...

II.

Heureusement la gondole de la princesse Veneranda se trouvait là,

arrêtée par un embarras de barques chioggiotes, et faisait de vains

efforts de rames pour les dépasser. Ser Zacomo, se voyant lancé,

ne songea plus qu'à tomber le plus décemment possible, tout en se

recommandant à la Providence, laquelle, prenant sa dignité de père

de famille et de marchand de soieries en considération, daigna lui

permettre d'aller s'abattre aux pieds de la princesse Veneranda, et de

ne point chiffonner trop malhonnêtement le panier de cette illustre

personne.

Néanmoins la princesse, qui était fort nerveuse, jeta un grand cri

d'effroi, et les polissons pressés sur la rive applaudirent et

trépignèrent de joie. Il restèrent là tant que leurs huées et leurs

rires purent atteindre le malheureux Zacomo, que la gondole emportait

trop lentement à travers la mêlée d'embarcations qui encombraient le

canal.

La princesse grecque Veneranda Gica était une personne sur l'âge de

laquelle les commentateurs flottaient irrésolus, du chiffre quarante au

chiffre soixante. Elle avait la taille fort droite, bien prise dans un

corps baleiné, d'une rigidité majestueuse. Pour se dédommager de cette

contrainte où, par amour de la ténuité, elle condamnait une partie de

ses charmes; et pour paraître encore jeune et folâtre, elle remuait à

tout propos les bras et la tête, de sorte qu'on ne pouvait être assis

près d'elle sans recevoir au visage à chaque instant son éventail ou ses

plumes. Elle était d'ailleurs bonne, obligeante, généreuse jusqu'à la

prodigalité, romanesque, superstitieuse, crédule et faible. Sa bourse

avait été exploitée par plus d'un charlatan, et son cortège avait été

grossi de plus d'un chevalier d'industrie. Mais sa vertu était sortie

pure de ces dangers, grâce à une froideur excessive d'organisation que

les puérilités de la coquetterie avaient fait passer à l'état de maladie

chronique.

Ser Zacomo Spada était sans contredit le plus riche et le plus estimable

marchand de soieries qu'il y eût dans Venise. C'était un de ces

véritables amphibies qui préfèrent leur île de pierre au reste du monde,

qu'ils n'ont jamais vu, et qui croiraient manquer à l'amour et au

respect qu'ils lui doivent s'ils cherchaient à acquérir la moindre

connaissance de ce qui existe au déjà. Celui-ci se vantait de n'avoir

jamais mis le pied en terre ferme, et de ne s'être jamais assis dans un

carrosse. Il possédait tous les secrets de son commerce, et savait au

juste quel îlot de l'Archipel ou quel canton de la Calabre élevait les

plus beaux mûriers et filait les meilleures soies. Mais là se bornaient

absolument ses notions sur l'histoire naturelle terrestre. Il ne

connaissait de quadrupèdes que les chiens et les chats, et n'avait vu

de boeuf que coupé par morceaux dans le bateau du boucher. Il avait des

chevaux une idée fort incertaine, pour en avoir vu deux fois dans,

sa vie à de 'certaines solennités où, pour divertir et surprendre le

peuple, le sénat avait permis à des troupes de bateleurs d'en amener

quelques-uns sur le quai des Esclavons. Mais ils étaient si bizarrement

et si pompeusement enharnachés, que ser Zacomo et beaucoup d'autres

avaient pu penser que leurs crins, étaient naturellement tressés et

mêlés de fils d'or et d'argent. Quant aux touffes de plumes rouges et

blanches dont on les avait couronnés, il était hors de doute qu'elles

appartenaient à leurs têtes, et ser Zacomo, en faisant à sa famille la

description du cheval, déclarait que cet ornement naturel était ce qu'il

y avait de plus beau dans l'animal extraordinaire apporté de la terre

ferme. Il le rangeait d'ailleurs clans l'espèce du boeuf, et encore

aujourd'hui beaucoup de Vénitiens ne connaissent pas le cheval sous une

autre dénomination que celle de boeuf sans cornes, \_bue senxa corni\_.

Ser Zacomo était méfiant à l'excès quand il s'agissait de risquer un

sequin dans une affaire, crédule comme un enfant et capable de se ruiner

quand on savait s'emparer de son imagination, que l'oisiveté avait

rendue fort impressionnable; laborieux et actif, mais indifférent

à toutes les jouissances que pouvaient lui procurer ses bénéfices;

amoureux de l'or monnayé, et \_dilettante di musica\_, bien qu'il eût la

voix fausse et battit toujours la mesure à contre-temps; doux, souple,

et assez adroit pour régner au moins sur son argent sans trop irriter

une femme acariâtre; pareil d'ailleurs à tous ces vrais types de sa

patrie, qui participent au moins autant de la nature du polype que de

celle de l'homme.

Il y avait bien une trentaine d'années que M. Spada fournissait des

étoffes et des rubans à la toilette effrénée de la princesse Gica; mais

il se gardait bien de savoir le compté des ans écoulés lorsqu'il avait

l'honneur de causer avec elle, ce qui lui arrivait assez souvent,

d'abord parce que la princesse se livrait volontiers avec lui au plaisir

de babiller, le plus doux qu'une femme grecque connaisse; ensuite parce

que Venise a eu en tout temps les moeurs faciles et familières qui

n'appartiennent guère en France qu'aux petites villes, et que notre

grand monde, plus collet-monté, appellerait du commérage de mauvais ton.

Après s'être fait expliquer l'accident qui avait lancé M. Zacomo à ses

pieds, la princesse Veneranda le fit donc asseoir sans façon auprès

d'elle, et le força, malgré ses humbles excuses, d'accepter un abri sous

le drap noir de sa gondole contre la pluie et le vent, qui faisaient

rage, et qui autorisaient suffisamment un tête-à-tête entre un vieux

marchand sexagénaire et une jeune princesse qui n'avait pas plus de

cinquante-cinq ans.

«Vous viendrez avec moi jusqu'à mon palais, lui avait-elle dit, et mes

gondoliers vous conduiront jusqu'à: votre boutique.» Et, chemin faisant,

elle l'accablait de questions sur sa santé, sur ses affaires, sur sa

femme, sur sa fille; questions pleines d'intérêt, de bonté, mais surtout

de curiosité; car on sait que les dames de Venise, passant leurs jours

dans l'oisiveté, n'auraient absolument rien à dire le soir à leurs

amants ou à leurs amis si elles ne s'étaient fait le matin un petit

recueil d'anecdotes plus ou moins puériles.

Ser Spada, d'abord très-honoré de ces questions, y répondit moins

nettement, et se troubla lorsque la princesse entama le chapitre du

prochain mariage de sa fille. «Mattea, lui disait-elle pour l'encourager

à répondre, est la plus belle personne du monde; vous devez être bien

heureux et bien fier d'avoir une si charmante enfant. Toute la ville

en parle, et il n'est bruit que de son air noble et de ses manières

distinguées. Voyons, Spada, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle

comme à l'ordinaire? Il me semble que vous avez quelque chagrin, et je

gagerais que c'est à propos de Mattea; car, chaque fois que je prononce

son nom, vous froncez le sourcil comme un homme qui souffre. Voyons,

voyons; contez-moi cela. Je suis l'amie de votre petite famille; j'aime

Mattea de tout mon coeur, c'est ma filleule; j'en suis fière. Je serais

bien fâchée qu'elle fût pour vous un sujet de contrariété, et vous

savez que j'ai droit de la morigéner. Aurait-elle une amourette?

refuserait-elle d'épouser son cousin Checo?»

M. Spada, dont toutes ces interrogations augmentaient terriblement la

souffrance, essaya respectueusement de les éluder; mais Veneranda, ayant

flairé là l'odeur d'un secret, s'acharnait à sa proie, et le bonhomme,

quoique assez honteux de ce qu'il avait à dire, ayant une juste

confiance en la bonté de la princesse, et d'ailleurs aimant à parler

comme un Vénitien, c'est-à-dire presque autant qu'une Grecque, se

résolut à confesser le sujet de sa préoccupation.

«Hélas! brillante Excellence (chiarissima); dit-il en prenant une prise

de tabac imaginaire dans sa tabatière vide, c'est en effet ma fille qui

cause le chagrin que je ne puis dissimuler. Votre seigneurie sait bien

que Mattea est en âge de songer à autre chose qu'à des poupées.

--Sans doute, sans doute, elle à tantôt cinq pieds de haut, répondit

la princesse, la plus, belle taille qu'une femme puisse avoir; c'est

précisément ma taille. Cependant elle n'a pas plus de quatorze ans;

c'est ce qui la rend un peu excusable; car, après tout, c'est encore

un enfant incapable d'un raisonnement sérieux: D'ailleurs le précoce

développement de sa beauté doit nécessairement lui donner quelque

impatience d'être mariée.

--Hélas! reprit ser Zacomo, votre seigneurie sait combien ma fille est

admirée, non-seulement par tous ceux qui la connaissent, mais encore

par tous ceux qui passent devant notre boutique. Elle sait que les plus

élégants et les plus riches seigneurs s'arrêtent des heures entières

devant notre porte, feignant de causer entre eux ou d'attendre

quelqu'un, pour jeter de fréquents regards sur le comptoir où elle est

assise auprès de sa mère. Plusieurs viennent marchander mes étoffes pour

avoir le plaisir de lui adresser quelques mots, et ceux qui ne sont

point malappris achètent toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une paire

de bas de soie; c'est toujours cela. Dame Loredana, mon épouse, qui

certes est une femme alerte et vigilante, avait élevé cette pauvre

enfant dans de si bons principes que jamais jusqu'ici on n'avait vu

une fille si réservée, si discrète et si honnête; toute la ville en

témoignerait.

--Certes, reprit la princesse, il est impossible d'avoir un maintien

plus convenable que le sien, et j'entendais dire l'autre jour dans une

soirée que la Mattea était une des plus belles personnes de Venise,

et que sa beauté était rehaussée par un certain air de noblesse et de

fierté qui la distinguait de toutes ses égales et la faisait paraître

comme une princesse au milieu d'un troupeau de soubrettes.

--Cela est vrai, par le Christ, vrai! répéta ser Zacomo d'un ton

mélancolique. C'est une fille qui n'a jamais perdu son temps à s'attifer

de colifichets, chose qui ne convient qu'aux dames de qualité; toujours

propre et bien peignée dès le matin, et si tranquille, si raisonnable,

qu'il n'y a pas un cheveu de dérangé à son chignon dans toute une

journée; économe, laborieuse, et douce comme une colombe, ne répondant

jamais pour se dispenser d'obéir, silencieuse que c'est un miracle,

étant fille de ma femme! enfin un diamant, un vrai trésor. Ce n'est pas

la coquetterie qui l'a perdue; car elle ne faisait nulle attention à ses

admirateurs, pas plus aux honnêtes gens qui venaient acheter dans

ma boutique qu'aux godelureaux qui en encombraient le seuil pour la

regarder. Ce n'est pas non plus l'impatience d'être mariée; car elle

sait qu'elle a à Mantoue un mari tout prêt, qui n'attend qu'un mot pour

venir lui faire sa cour. Eh bien! malgré tout cela, voilà que du jour

au lendemain, et sans avertir personne, elle s'est monté la tête pour

quelqu'un que je n'ose pas seulement nommer.

--Pour qui? grand Dieu! s'écria Veneranda; est-ce le respect ou

l'horreur qui glace ce nom sur vos lèvres? est-ce de votre vilain bossu

garçon de boutique; est-ce du doge que votre fille est éprise?

--C'est pis que tout ce que Votre Excellence peut imaginer, répondit ser

Zacomo en s'essuyant le front: c'est d'un mécréant, c'est d'un idolâtre,

c'est du Turc Abul!

--Qu'est-ce que cet Abul? demanda la princesse.

--C'est, répondit Zacomo, un riche fabricant de ces belles étoffes de

soie de Perse, brochées d'or et d'argent, que l'on façonne à l'île de

Scio, et que Votre Excellence aime à trouver dans mon magasin.

--Un Turc! s'écria Veneranda; sainte madone! c'est en effet bien

déplorable, et je n'y conçois rien. Amoureuse d'un Turc, ô Spada! cela

ne peut pas être; il y a là-dessous quelque mystère. Quant à moi, j'ai

été, dans mon pays, poursuivie par l'amour des plus beaux et des plus

riches d'entre eux, et je n'ai jamais eu que de l'horreur pour, ces

gens-là. Oh! c'est que je me suis recommandée à Dieu dès l'âge où ma

beauté m'a mise en danger, et qu'il m'a toujours préservée; Mais sachez

que tous les musulmans sont voués au diable, et qu'ils possèdent tous

des amulettes ou des philtres au moyen desquels beaucoup de chrétiennes

renient le vrai Dieu pour se jeter dans leurs bras. Soyez sûr de ce que

je vous dis.

--N'est-ce pas une chose inouïe, un de ces malheurs qui ne peuvent

arriver qu'à moi? dit M. Spada. Une fille si belle et si honnête!

--Sans doute, sans doute, reprit la princesse; il y a de quoi s'étonner

et s'affliger. Mais, je vous le demande, comment a pu s'opérer un pareil

sortilège?

--Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir. Seulement, s'il y a un

charme jeté sur ma fille, je crois pouvoir en accuser un infâme serpent,

appelé Timothée, Grec esclavon, qui est au service de ce Turc, et qui

vient souvent avec lui dans ma maison pour servir d'interprète entre

lui et moi; car ces mahométans ont une tête de fer, et depuis cinq ans

qu'Abul vient à Venise, il ne parle pas plus chrétien que le premier

jour. Ce n'est donc pas par les oreilles qu'il a séduit ma fille; car il

s'assied dans un coin et ne dit mot non plus qu'une pierre. Ce n'est pas

par les yeux; car il ne fait pas plus attention à elle que s'il ne l'eût

pas encore aperçue. Il faut donc en effet, comme Votre Excellence

le remarque et comme je l'avais déjà pensé, qu'il y ait une cause

surnaturelle à cet amour-là; car de tous les hommes dont Mattea est

entourée, ce damné est le dernier auquel une fille sage et prudente

comme elle aurait dû songer. On dit que c'est un bel homme; quant à moi,

il me semble fort laid avec ses grands yeux de chouette et sa longue

barbe noire.

--Mon cher monsieur, interrompit la princesse, il y a du sortilège

là-dedans. Avez-vous surpris quelque intelligence entre votre fille et

ce Grec Timothée?

--Certainement. Il est si bavard qu'il parle même avec \_Tisbé\_, la

chienne de ma femme, et il adresse, très-souvent la parole à ma fille

pour lui dire des riens, des âneries qui la feraient bâiller dites par

un autre, mais qu'elle accueille fort bien de la part de Timothée; c'est

au point que nous avons cru d'abord qu'elle était amoureuse du Grec, et

comme c'est un homme de rien, nous en étions fâchés. Hélas! ce qui lui

arrive est bien pis!

--Et comment savez-vous que c'est du Turc et non pas du Grec que votre

fille est amoureuse?

--Parce qu'elle nous l'a dit elle-même ce matin. Ma femme la voyant

maigrir, devenir triste, indolente et distraite, avait pensé que c'était

le désir d'être mariée qui la tourmentait ainsi, et nous avions décidé

que nous ferions venir son prétendu sans lui rien dire. Ce matin elle

vint m'embrasser d'un air si chagrin et avec un visage si pâle que je

crus lui faire plaisir en lui annonçant la prochaine arrivée de Checo.

Mais, au lieu de se réjouir, elle hocha la tête d'une manière qui fâcha

ma femme, laquelle, il faut l'avouer, est un peu emportée, et

traite quelquefois sa fille trop sévèrement. «Qu'est-ce à dire? lui

demanda-t-elle; est-ce ainsi que l'on répond à son papa?--Je n'ai rien

répondu, dit la petite.--Vous avez fait pis, dit la mère, vous avez

témoigné du dédain pour la volonté de vos parents.--Quelle volonté?

demanda Mattea.--La volonté que vous receviez bien Checo, répondit ma

femme; car vous savez qu'il doit être votre mari; et je n'entends pas

que vous le tourmentiez de mille caprices, comme font les petites

personnes d'aujourd'hui, qui meurent d'envie de se marier, et qui, pour

jouer les précieuses, font perdre la tête à un pauvre fiancé par des

fantaisies et des simagrées de toute sorte; Depuis quelque temps vous

êtes devenue fort bizarre et fort insupportable, je vous en avertis,»

etc., etc. Votre Excellence peut imaginer tout ce que dit ma femme, elle

a une si brave langue dans la bouche! Cela finit par impatienter la

petite, qui lui dit d'un air très-hautain: «Apprenez que Checo ne sera

jamais mon mari, parce que je le déteste, et parce que j'ai disposé de

mon coeur.» Alors Loredana se mit dans une grande colère et lui fit

mille menaces. Mais je la calmai en disant qu'il fallait savoir en

faveur de qui notre fille avait, comme elle le disait, disposé de son

coeur; et je la pressai de nous le dire. J'employai la douceur pour la

faire parler, mais ce fut inutile. «C'est mon secret, disait-elle;

je sais que je ne puis jamais épouser celui que j'aime, et j'y suis

résignée; mais je l'aimerai en silence, et je n'appartiendrai jamais à

un autre. «Là-dessus, ma femme s'emporta de plus en plus, lui reprocha

de s'être énamourée de ce petit aventurier de Timothée, le laquais

d'un Turc, et elle lui dit tant de sottises que la colère fit plus

que l'amitié, et que la malheureuse enfant s'écria en se levant et en

parlant d'une voix ferme: «Toutes vos menaces sont inutiles; j'aimerai

celui que mon coeur a choisi, et puisque vous voulez savoir son nom,

sachez-le: c'est Abul.» Là-dessus elle cacha son visage enflammé dans

ses deux mains, et fondit en larmes. Ma femme s'élança vers elle et lui

donna un soufflet.

--Elle eut tort! s'écria la princesse.

--Sans doute, Excellence, elle eut tort. Aussi, quand je fus revenu de

l'espèce de stupeur où cette déclaration m'avait jeté, j'allai prendre

ma fille par la main, et, pour la soustraire au ressentiment de sa mère,

je courus l'enfermer dans sa chambre, et je revins essayer de calmer la

Loredana. Ce ne fut pas facile; enfin, à force de la raisonner, j'obtins

qu'elle laisserait l'enfant se dépiter et rougir de honte toute seule

pendant quelques heures. Je me chargeai ensuite d'aller la réprimander,

et de l'amener demander pardon à sa mère à l'heure du souper. Pour lui

donner le temps de faire ses réflexions, je suis sorti, emportant la

clef de sa chambre dans ma poche, et songeant moi-même à ce que

je pourrais lui dire de terrible et de convenable pour la frapper

d'épouvante et la ramener à la raison. Malheureusement l'orage m'a

surpris au milieu de ma méditation, et voici que je suis forcé de

retourner au logis sans avoir trouvé le premier mot de mon discours

paternel. J'ai bien encore trois heures avant le souper, mais Dieu sait

si les questions, les exclamations et les lamentations de la Loredana me

laisseront un quart d'heure de loisir pour me préparer à la conférence.

Ah! qu'on est malheureux, Excellence, d'être père de famille et d'avoir

affaire à des Turcs!

--Rassurez-vous, mon digne monsieur, répondit la princesse d'un air

grave. Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous l'imaginez.

Peut-être quelques exhortations douces de votre part suffiront-elles

pour chasser l'influence du démon. Je m'occuperai, quant à moi, de

réciter des prières et de faire dire des messes. Et puis je parlerai;

soyez sûr que j'ai de l'influence sur la Mattea. S'il le faut, je

l'emmènerai à la campagne. Venez me voir demain, et amenez-la avec vous.

Cependant veillez bien à ce qu'elle ne porte aucun bijou ni aucune

étoffe que ce Turc ait touchée. Veillez aussi à ce qu'il ne fasse pas

devant elle des signes cabalistiques avec les doigts. Demandez-lui si

elle n'a pas reçu de lui quelque don; et si cela est arrivé, exigez

qu'elle vous le remette, et jetez-le au feu. A votre place, je ferais

exorciser la chambre. On ne sait pas quel démon peut s'en être emparé.

Allez, cher Spada, dépêchez-vous, et surtout tenez-moi au courant de

cette affaire. Je m'y intéresse beaucoup.»

En parlant ainsi, la princesse, qui était arrivée à son palais, fit

un salut gracieux à son protégé, et s'élança, soutenue de ses deux

gondoliers, sur les marches du péristyle. Ser Zacomo, assez frappé de la

profondeur de ses idées et un peu soulagé de son chagrin, remercia les

gondoliers, car le temps était déjà redevenu serein, et reprit à pied,

par les rues étroites et anguleuses de l'intérieur, le chemin de sa

boutique, située sous les vieilles Procuraties.

III.

Enfermée dans sa chambre, seule et pensive, la belle Mattea se promenait

en silence, les bras croisés sur sa poitrine, dans une attitude de

mutine résolution, et la paupière humide d'une larme que la fierté ne

voulait point laisser tomber. Elle n'était pourtant vue de personne;

mais sans doute elle sentait, comme il arrive souvent aux enfants et aux

femmes, que son courage tenait à un fil, et que la première larme qui

s'ouvrirait un passage à travers ses longs cils noirs entraînerait un

déluge difficile à réprimer. Elle se contenait donc et se donnait en

passant et en repassant devant sa glace des airs dégagés, affectant une

démarche altière et s'éventant d'un large éventail de la Chine à la mode

de ce temps-là.

Mattea, ainsi qu'on a pu le voir par la conversation de son père avec

la princesse, était une fort belle créature, âgés de quatorze ans

seulement, mais déjà très-développée et très-convoitée par tous les

galants de Venise. Ser Zacomo ne la vantait point au delà de ses mérites

en déclarant que c'était un véritable trésor, une fille sage, réservée,

laborieuse, intelligente, etc., etc. Mattea possédait toutes ces

qualités et d'autres encore que son père était incapable d'apprécier,

mais qui, dans la situation où le sort l'avait fait naître, devaient

être pour elle une source de maux très-grands. Elle était douée d'une

imagination vive, facile à exalter, d'un coeur fier et généreux et d'une

grande force de caractère. Si ces facultés eussent été bien dirigées

dans leur essor, Mattea eût été la plus heureuse enfant du monde et

M. Spada le plus heureux des pères; mais madame Loredana, avec son

caractère violent, son humeur âcre et querelleuse, son opiniâtreté qui

allait jusqu'à la tyrannie, avait sinon gâté, du moins irrité cette

belle âme au point de la rendre orgueilleuse, obstinée, et même un peu

farouche. Il y avait bien en elle un certain reflet du caractère absolu

de sa mère, mais adouci par la bonté et l'amour de la justice, qui est

la base de toute belle organisation. Une intelligence élevée, qu'elle

avait reçue de Dieu seul, et la lecture furtive de quelques romans

pendant les heures destinées au sommeil, la rendaient très-supérieure

à ses parents, quoiqu'elle fût très-ignorante et plus simple peut-être

qu'une fille élevée dans notre civilisation moderne ne l'est à l'âge de

huit ans.

Élevée rudement quoique avec amour et sollicitude, réprimandée et même

frappée dans son enfance pour les plus légères inadvertances, Mattea

avait conçu pour sa mère un sentiment de crainte qui souvent touchait à

l'aversion. Altière et dévorée de rage en recevant ces corrections,

elle s'était habituée à les subir dans un sombre silence, refusant

héroïquement de supplier son tyran, ou même de paraître sensible à ses

outrages. La fureur de sa mère était doublée par cette résistance,

et quoique au fond elle aimât sa fille, elle l'avait si cruellement

maltraitée parfois que ser Zacomo avait été obligé de l'arracher de

ses mains. C'était le seul courage dont il fut capable, car il ne la

redoutait pas moins que Mattea, et de plus la faiblesse de son caractère

le plaçait sous la domination de cet esprit plus obstiné et plus

impétueux que le sien. En grandissant, Mattea avait appelé la prudence

au secours de son oppression, et par frayeur, par aversion peut-être,

elle s'était habituée à une stricte obéissance et à une muette

ponctualité dans sa lutte; mais la conviction qui enchaîne les coeurs

s'éloignait du sien chaque jour davantage. En elle-même elle détestait

son joug, et sa volonté secrète démentait à chaque instant, non pas ses

paroles (elle ne parlait jamais, pas même à son père, dont la faiblesse

lui causait une sorte d'indignation), mais ses actions et sa contenance.

Ce qui la révoltait peut-être le plus et à juste titre, c'était que

sa mère, au milieu de son despotisme, de ses violences et de ses

injustices, se piquât d'une austère dévotion, et la contraignit aux plus

étroites pratiques du bigotisme. La piété, généralement si douce, si

tolérante et si gaie chez la nation vénitienne, était dans le coeur de

la Piémontaise Loredana un fanatisme insupportable que Mattea ne pouvait

accepter. Aussi, tout en aimant la vertu, tout en adorant le Christ et

en dévorant à ses pieds chaque jour bien des larmes amères, la pauvre

enfant avait osé, chose inouïe dans ce temps et dans ce pays, se séparer

intérieurement du dogme à l'égard de plusieurs points arbitraires. Elle

s'était fait, sans beaucoup de réflexion et sans aucune controverse, une

religion personnelle, pure, sincère, instinctive. Elle apprenait chaque

jour cette religion de son choix, l'occasion amenant le précepte,

l'absurdité des arrêts \* les révoltes du bon sens; et quand elle

entendait sa mère damner impitoyablement tous les hérétiques, quelque

vertueux qu'ils fussent, elle allait assez loin dans l'opinion contraire

pour absoudre même les infidèles et les regarder comme ses frères. Mais

elle ne disait point ses pensées à cet égard; car, quoique son extrême

docilité apparente eût dû désarmer pour toujours la mégère, celle-ci, à

la moindre marque d'inattention ou de lenteur dans l'accomplissement de

ses volontés, lui infligeait des châtiments réservés à l'enfance et dont

l'âme outrée de l'adolescente Mattea ressentait vivement les profondes

atteintes.

Si bien que cent fois elle avait formé le projet de s'enfuir de la

maison paternelle, et ce projet eût déjà été exécuté si elle avait pu

compter sur un lieu de refuge; mais dans son ignorance absolue du monde,

sans en connaître les vrais écueils, elle craignait de ne pouvoir

trouver nulle part asile et protection.

Elle ne connaissait en fait de femmes que sa mère et quelques

volumineuses matrones de même acabit, plus ou moins exercées aux

criailleries conjugales, mais toutes aussi bornées, aussi étroites

dans leurs idées, aussi intolérantes dans ce qu'elles appelaient

leurs principes moraux et religieux. Mattea croyait toutes les femmes

semblables à celles-là, tous les hommes aussi incertains, aussi

opprimés, aussi peu éclairés que son père. Sa marraine, la princesse

Gica, lui était douce et facile; mais l'absurdité de son caractère

n'offrait pas plus de garantie que celui d'un enfant. Elle ne savait où

placer son espérance, et songeait à se retirer dans quelque désert pour

y vivre de racines et de pleurs.--Si le monde est ainsi, se disait-elle

dans ses vagues rêveries, si les malheureux sont repoussés partout, si

celui que l'injustice révolte doit être maudit et chassé comme un impie,

ou chargé de fers comme un fou dangereux, il faut que je meure ou que

je cherche la Thébaïde. Alors elle pleurait et tombait dans de longues

réflexions sur cette Thébaïde qu'elle ne se figurait guère plus éloignée

que Trieste ou Padoue, et qu'elle songeait à gagner à pied avec quelques

sequins, fruit des épargnes de toute sa vie.

Toute autre qu'elle eût songé à se sauver dans un couvent, refuge

ordinaire, en ce temps-là, des filles coupables ou désolées. Mais elle

avait une invincible méfiance et une espèce de haine pour tout ce qui

portait un habit religieux. Son confesseur l'avait trahie dans de

soi-disant bonnes intentions en discourant avec sa mère et de la

confession reçue et de la pénitence fructueuse à imposer. Mattea le

savait, et, forcée de retourner vers lui, elle avait eu la fermeté de

refuser et la pénitence et l'absolution. Menacée par le confesseur, elle

l'avait menacé à son tour d'aller se jeter aux pieds du patriarche et de

lui tout déclarer. C'était une menace qu'elle n'aurait point exécutée,

car la pauvre opprimée eût craint de trouver dans le patriarche lui-même

un oppresseur plus puissant; mais elle avait réussi à effrayer le

prêtre, et depuis ce temps le secret de sa confession avait été

respecté.

Mattea, s'imaginant que toute nonne ou prêtre à qui elle aurait recours,

bien loin de prendre sa défense, la livrerait à sa mère et rendrait

sa chaîne plus pesante, repoussait non-seulement l'idée d'implorer de

telles gens, mais encore celle de fuir. Elle chassait vite ce projet

dans la singulière crainte de le faire échouer en étant forcée de s'en

confesser, et, par une sorte de jésuitisme naturel aux âmes féminines,

elle se persuadait n'avoir eu que d'involontaires velléités de fuite,

tandis qu'elle conservait solide et intacte dans je ne sais quel repli

caché de son coeur la volonté de partir à la première occasion.

Elle eût pu chercher dans les offres ou seulement dans les désirs

naissants de quelque adorateur une garantie de protection et de salut;

mais Mattea, aussi chaste que son âge, n'y avait jamais pensé; il y

avait dans les regards avides que sa beauté attirait sur elle quelque

chose d'insolent qui blessait son orgueil au lieu de le flatter, et qui

l'augmentait dans un sens tout opposé à la puérile vanité des jeunes

filles. Elle n'était occupée qu'à se créer un maintien froid et

dédaigneux qui éloignât toute entreprise impertinente, et elle faisait

si bien que nulle parole d'amour n'avait osé arriver jusqu'à son

oreille, aucun billet jusqu'à la poche de son tablier.

Mais comme elle agissait ainsi par disposition naturelle et non par

suite des leçons emphatiques de sa mère, elle ne repoussait pas

absolument l'espoir de trouver un coeur noble, une amitié solide et

désintéressée, qui consentît à la sauver sans rien exiger d'elle; car

si elle ignorait bien des choses, elle en savait aussi beaucoup que les

filles d'une condition médiocre apprennent de très-bonne heure.

Le cousin Checo étant stupide et insoutenable comme tous les maris tenus

en réserve par la prévoyance des parents, Mattea s'était juré de se

précipiter dans le Canalazzo plutôt que d'épouser cet homme ridicule, et

c'était principalement pour se garantir de ses poursuites qu'elle avait

déclaré le matin même à sa mère, dans un effort désespéré, que son coeur

appartenait à un autre.

Mais cela n'était pas vrai. Quelquefois peut-être Mattea, laissant errer

ses yeux sur le calme et beau visage du marchand turc, dont le regard

ne la recherchait jamais et ne l'offensait point comme celui des autres

hommes, avait-elle pensé que cet homme, étranger aux lois et aux

préjugés de son pays, et surtout renommé entre tous les négociants turcs

pour sa noblesse et sa probité, pouvait la secourir. Mais à cette idée

rapide avait succédé un raisonnable avertissement de son orgueil; Abul

ne semblait nullement éprouver pour elle amour, amitié ou compassion.

Il ne paraissait pas même la voir la plupart du temps; et s'il lui

adressait quelques regards étonnés, c'était de la singularité de son

vêtement européen, ou du bruit que faisait à son oreille la langue

presque inconnue qu'elle parlait, qu'il était émerveillé. Mattea s'était

rendu compte de tout cela; elle se disait sans humeur, sans dépit, sans

chagrin, peut-être seulement avec une surprise ingénue, qu'elle n'avait

produit aucune impression sur Abul; puis elle ajoutait: «Si quelque

marchand turc d'une bonne et honnête figure, et d'une intacte

réputation, comme Abul-Amet, m'offrait de m'épouser et de m'emmener dans

son pays, j'accepterais sans répugnance et sans scrupule; et quelque

médiocrement heureuse que je fusse, je ne pourrais manquer de l'être

plus qu'ici. C'était là tout, en vérité. Ni le Turc Abul, ni le Grec

Timothée ne lui avaient adressé une parole qui donnât suite à ces

idées, et c'était dans un moment d'exaspération singulière, délirante,

inexplicable, comme il en vient seulement aux jeunes filles, que Mattea,

soit pour désespérer sa mère, soit pour se persuader à elle-même qu'elle

avait une volonté bien arrêtée, avait imaginé de nommer le Turc plutôt

que le Grec, plutôt que le premier Vénitien venu.

Cependant, à peine cette parole fut-elle prononcée, étrange effet de la

volonté ou de l'imagination dans les jeunes têtes! que Mattea chercha

à se pénétrer de cet amour chimérique et à se persuader que depuis

plusieurs jours elle en avait ressenti les mystérieuses atteintes.--Non,

se disait-elle, je n'ai point menti, je n'ai point avancé au hasard une

assertion folle. J'aimais sans le savoir; toutes mes pensées, toutes mes

espérances se reportaient vers lui. Au moment du péril, dans la crise

décisive du désespoir, mon amour s'est révélé aux autres et à moi-même;

ce nom est sorti de mes lèvres par l'effet d'une volonté divine, et, je

le sens maintenant, Abul est ma vie et mon salut.

En parlant ainsi à haute voix dans sa chambre, exaltée, belle comme un

ange dans sa vive rougeur, Mattea se promenait avec agitation et faisait

voltiger son éventail autour d'elle.

IV.

Timothée était un petit homme d'une figure agréable et fine, dont le

regard un peu railleur était tempéré par l'habitude d'une prudente

courtoisie. Il avait environ vingt-huit ans, et sortait d'une bonne

famille de Grecs esclavons, ruinée par les exactions du pouvoir ottoman.

De bonne heure il avait couru le monde, cherchant un emploi, exerçant

tous ceux qui se présentaient à lui, sans morgue, sans timidité, ne

s'inquiétant pas, comme les hommes de nos jours, de savoir s'il avait

une vocation, une \_spécialité\_ quelconque, mais s'occupant avec

constance à rattacher son existence isolée à celle de la foule.

Nullement fanfaron, mais fort entreprenant, il abordait tous les moyens

de faire fortune, même les plus étrangers aux moyens précédemment tentés

par lui. En peu de temps il se rendait propre aux travaux que son nouvel

état exigeait; et lorsque son entreprise avortait, il en embrassait une

autre aussitôt. Pénétrant, actif, passionné comme un joueur pour toutes

les chances de la spéculation, mais prudent, discret et tant soit peu

fourbe, non pas jusqu'à la déloyauté, mais bien jusqu'à là malice, il

était de ces hommes qui échappent à tous les désastres avec ce mot:

\_Nous verrons bien!\_ Ceux-là, s'ils ne parviennent pas toujours à

l'apogée de la destinée, se font du moins une place commode au milieu de

l'encombrement des intrigues et des ambitions; et lorsqu'ils réussissent

à monter jusqu'à un poste brillant, on s'étonne de leur subite

élévation, on les appelle les privilégiés de la fortune. On ne sait pas

par combien de revers patiemment supportés, par combien de fatigantes

épreuves et d'audacieux efforts ils ont acheté ses faveurs.

Timothée avait donc exercé tour à tour les fonctions de garçon de café,

de glacier, de colporteur, de trafiquant de fourrures, de commis,

d'aubergiste, d'empirique et de régisseur, toujours à la suite ou dans

les intérêts de quelque musulman; car les Grecs de cette époque, en

quelque lieu qu'ils fussent, ne pouvaient s'affranchir de la domination

turque, sous peine d'être condamnés à mort en remettant le pied sur le

sol de leur patrie, et Timothée ne voulait point se fermer l'accès d'une

contrée dont il connaissait parfaitement tous les genres d'exploitation

commerciale. Il avait été chargé d'affaires de plusieurs trafiquants

qui l'avaient envoyé en Allemagne, en France, en Egypte, en Perse, en

Sicile, en Moscovie et en Italie surtout, Venise étant alors l'entrepôt

le plus considérable du commerce avec l'Orient. Dans ces divers voyages,

Timothée avait appris incroyablement vite à parler, sinon correctement,

du moins facilement, les diverses langues des peuples qu'il avait

visités. Le dialecte vénitien était un de ceux qu'il possédait le mieux,

et le teinturier Abul-Amet, négociant considérable, dont les ateliers

étaient à Corfou l'avait pris depuis peu pour inspecteur de ses

ouvriers, teneur de livres, truchement, etc. Il avait en lui une extrême

confiance, et goûtait un plaisir silencieux à écouter, sans la moindre

marque d'intelligence ou d'approbation, ses joyeuses saillies et son

babil spirituel.

Il faut dire en passant que les Turcs étaient et sont encore les hommes

les plus probes de la terre. De là une grande simplicité de jugement et

une admirable imprudence dans les affaires. Ennemis des écritures, ils

ignorent l'usage des contrats et des mille preuves de scélératesse

qui ressortent des lois de l'Occident. Leur parole vaut mieux que

signatures, timbres et témoins. Elle est reçue dans le commerce, même

par les nations étrangères, comme une garantie suffisante; et à l'époque

où vivaient Abul-Amet, Timothée et M. Spada, il n'y avait point encore

eu à la Bourse de Venise un seul exemple de faillite de la part d'un

Turc. On en compte deux aujourd'hui. Les Turcs se sont vus obligés de

marcher avec leur siècle et de rendre cet hommage au règne des lumières.

Quoique mille fois trompés par les Grecs et par les Vénitiens,

populations également avides, retortes et rompues à l'escroquerie, avec

cette différence que les riverains orientaux de l'Adriatique ont servi

d'exemples et de maîtres à ceux de l'Occident, les Turcs sont exposés

et comme forcés chaque jour à se laisser dépouiller par ces fourbes

commettants. Pourvus d'une intelligence paresseuse, et ne sachant

dominer que par la force, ils ne peuvent se passer de l'entremise des

nations civilisées. Aujourd'hui ils les appellent franchement à leur

secours. Dès lors ils s'abandonnaient aux Grecs, esclaves adroits qui

savaient se rendre nécessaires, et qui se vengeaient de l'oppression

par la ruse et la supériorité d'esprit. Il y avait pourtant quelques

honnêtes gens parmi ces fins larrons, et Timothée était, à tout prendre,

un honnête homme.

Au premier abord, comme il était d'une assez chétive complexion, les

femmes de Venise le déclaraient insignifiant; mais un peintre tant

soit peu intelligent ne l'eût pas trouvé tel. Son teint bilieux et

uni faisait ressortir la blancheur de l'émail des dents et des yeux,

contraste qui constitue une beauté chez les Orientaux, et que la

statuaire grecque ne nous a pu faire soupçonner. Ses cheveux, fins comme

la soie et toujours imprégnés d'essence de rose, étaient, par leur

longueur et leur beau noir d'ébène, un nouvel avantage que les

Italiennes, habituées à ne voir que des têtes poudrées, n'avaient pas le

bon goût d'apprécier; enfin la singulière mobilité de sa physionomie et

le rayon pénétrant de son regard l'eussent fait remarquer, s'il eût eu

affaire à des gens moins incapables de comprendre ce que son visage et

sa personne trahissaient de supériorité sur eux.

II était venu pour parler d'affaires à M. Spada, à peu près à l'heure

où la tempête avait jeté celui-ci dans la gondole de la princesse

Veneranda. Il avait trouvé dame Loredana seule au comptoir, et si

revêche qu'il avait renoncé à s'asseoir dans la boutique, et s'était

décidé à attendre le marchand de soieries en prenant un sorbet et en

fumant sous les arcades des Procuraties, à trois pas de la porte de M.

Spada.

Les galeries des Procuraties sont disposées à peu près comme celles du

Palais-Royal à Paris. Le rez-de-chaussée est consacré aux boutiques et

aux cafés, et l'entresol, dont les fenêtres sont abritées par le plafond

des galeries, est occupé par les familles des boutiquiers ou par les

cabinets des limonadiers; seulement l'affluence des consommateurs est

telle, dans l'été, que les chaises et les petites tables obstruent le

passage en dehors des cafés et couvrent la place Saint-Marc, où des

tentes sont dressées à l'extérieur des galeries.

Timothée se trouvait donc aune de ces petites tables, précisément en

face des fenêtres situées au-dessus de la, boutique de Zacomo; et comme

ses regards se portaient furtivement de ce côté, il aperçut dans une

mitaine de soie noire un beau bras de femme qui semblait lui faire

signe, mais qui se retira timidement avant qu'il eût pu s'en assurer. Ce

manège ayant recommencé, Timothée, sans affectation, rapprocha sa petite

table et sa chaise de la fenêtre mystérieuse. Alors ce qu'il avait prévu

arriva; une lettre tomba dans la corbeille où étaient ses macarons au

girofle. Il la prit fort tranquillement et la cacha dans sa bourse, tout

en remarquant l'anxiété de Loredana, qui à chaque instant s'approchait

de la vitre du rez-de-chaussée pour l'observer; mais elle n'avait rien

vu. Timothée rentra dans la salle du café et lut le billet suivant;

il l'ouvrit sans façon, ayant reçu une fois pour toutes de son maître

l'autorisation de lire les lettres qui lui seraient adressées, et

sachant bien d'ailleurs qu'Abul ne pourrait se passer de lui pour en

comprendre le sens.

«Abul-Amet, je suis une pauvre fille opprimée et maltraitée; je sais que

votre vaisseau va mettre à la voile dans quelques jours; voulez-vous me

donner un petit coin pour que je me réfugie en Grèce? Vous êtes bon et

généreux, à ce qu'on dit; vous me protégerez, vous me mettrez dans votre

palais; ma mère m'a dit que vous aviez plusieurs femmes et beaucoup

d'enfants; j'élèverai vos enfants et je broderai pour vos femmes, ou je

préparerai la soie dans vos ateliers, je serai une espèce d'esclave;

mais, comme étrangère, vous aurez des égards et des bontés particulières

pour moi, vous ne souffrirez pas qu'on me persécute pour me faire

abandonner ma religion, ni qu'on me traite avec trop de dédain. J'espère

en vous et en un Dieu qui est celui de tous les hommes.

MATTEA.»

Cette lettre parut si étrange à Timothée qu'il la relut plusieurs fois

jusqu'à ce qu'il en eût pénétré le sens. Comme il n'était pas homme à

comprendre à demi, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, il vit, dans

cet appel à la protection d'un inconnu, quelque chose qui ressemblait à

de l'amour et qui pourtant n'était pas de l'amour. Il avait vu souvent

les grands yeux noirs de Mattea s'attacher avec une singulière

expression de doute, de crainte et d'espoir sur le beau visage

d'Abul; il se rappelait la mauvaise humeur de la mère et son désir de

l'éloigner; il réfléchit sur ce qu'il avait à faire, puis il alluma sa

pipe avec la lettre, paya son sorbet, et marcha à la rencontre de ser

Zacomo, qu'il apercevait au bout de la place.

Au moment où Timothée l'aborda, il caressait l'acquisition prochaine

d'une cargaison de soie arrivant de Smyrne pour recevoir la teinture

à Venise, comme cela se pratiquait à cette époque. La soie retournait

ensuite en Orient pour recevoir la façon, ou bien elle était façonnée

et débitée à Venise, selon l'occurrence. Cette affaire lui offrait

la perspective la plus brillante et la mieux assurée; mais un rocher

tombant du haut des montagnes sur la surface unie d'un lac y cause moins

de trouble que ces paroles de Timothée n'en produisirent dans son âme:

«Mon cher seigneur Zacomo, je viens vous présenter les salutations de

mon maître Abul-Amet, et vous prier de sa part de vouloir bien acquitter

une petite note de 2,000 sequins qui vous sera présentée à la fin du

mois, c'est-à-dire dans dix jours.»

Cette somme était à peu près celle dont M. Spada avait besoin pour

acheter sa chère cargaison de Smyrne, et il s'était promis d'en disposer

à cet effet, se flattant d'un plus long crédit de la part d'Abul. «Ne

vous étonnez point de cette demande, lui dit Timothée d'un ton léger et

feignant de ne point voir sa pâleur; Abul vous aurait donné, s'il eût

été possible, l'année tout entière pour vous acquitter, comme il l'a

fait jusqu'ici; et c'est avec grand regret, je vous jure, qu'un homme

aussi obligeant et aussi généreux s'expose à vous causer peut-être une

petite contrariété; mais il se présente pour lui une magnifique affaire

à conclure. Un petit bâtiment smyrniote que nous connaissons vient

d'apporter une cargaison de soie vierge.

--Oui, j'ai entendu parler de cela, balbutia Spada de plus en plus

effrayé.

--L'armateur du smyrniote a appris en entrant dans le port un échec

épouvantable arrivé à sa fortune; il faut qu'il réalise à tout prix

quelques fonds et qu'il coure à Corfou, où sont ses entrepôts. Abul,

voulant profiter de l'occasion sans abuser de la position du Smyrniote,

lui offre 2,500 sequins de sa cargaison; c'est une belle affaire pour

tous les deux, et qui fait honneur à la loyauté d'Abul, car on dit

que le maximum des propositions faites ici au Smyrniote est de 2,000

sequins. Abul, ayant la somme excédante à sa disposition, compte sur le

billet à ordre que vous lui avez signé; vous n'apporterez pas de retard

à l'exécution de nos traités, nous le savons, et vous prions, cher

seigneur Zacomo, d'être assuré que sans une occasion extraordinaire ...

--Oh! faquin! délivre-moi au moins de tes phrases, s'écriait dans le

secret de son âme le triste Spada; bourreau, qui me faites manquer la

plus belle affaire de ma vie, et qui venez encore me dire en face de

payer pour vous!»

Mais ces exclamations intérieures se changeaient en sourires forcés et

en regards effarés sur le visage de M. Spada. «Eh quoi! dit-il enfin en

étouffant un profond soupir, Abul doute-t-il de moi, et d'où vient qu'il

veut être soldé avant déchéance ordinaire?

--Abul ne doutera jamais de vous, vous le savez depuis longtemps, et la

raison qui l'oblige à vous réclamer sa somme, votre seigneurie vient de

l'entendre.»

Il ne l'avait que trop entendue, aussi joignait-il les mains d'un air

consterné. Enfin, reprenant courage:

«Mais savez-vous, dit-il, que je ne suis nullement forcé de payer avant

l'époque convenue?

--Si je me rappelle bien l'état de nos affaires, cher monsieur Spada,

répondit Timothée avec une tranquillité et une douceur inaltérables,

vous devez payer à vue sur présentation de vos propres billets.

--Hélas! hélas! Timothée, votre maître est-il un homme capable de me

persécuter et d'exiger à la lettre l'exécution d'un traité avec moi?

--Non, sans doute; aussi, depuis cinq ans, vous a-t-il donné, pour vous

acquitter, le temps de rentrer dans les fonds que vous aviez absorbés;

mais aujourd'hui...

--Mais, Timothée, la parole d'un musulman vaut un titre, à ce que dit

tout le monde, et ton maître s'est engagé maintes fois verbalement à me

laisser toujours la même latitude; je pourrais fournir des témoins au

besoin, et ...

--Et qu'obtiendriez-vous? dit Timothée, qui devinait fort bien.

--Je sais, répondit Zacomo, que de pareils engagements n'obligent

personne, mais on peut discréditer ceux qui les prennent en faisant

connaître leur conduite désobligeante.

--C'est-à-dire, reprit tranquillement Timothée, que vous diffameriez un

homme qui, ayant des billets à ordre signés de vous dans sa poche, vous

a laissé un crédit illimité pendant cinq ans! Le jour où cet homme

serait forcé de vous faire tenir vos engagements à la lettre, vous

lui allégueriez un engagement chimérique; mais on ne déshonore pas

Abul-Amet, et tous vos témoins attesteraient qu'Amet vous a fait

verbalement cette concession avec une restriction dont voici la lettre

exacte: M. Spada ne serait point requis de payer avant un an, à moins

d'un cas extraordinaire.

--A moins d'une perte totale des marchandises d'Abul dans le port,

interrompit M. Spada, et ce n'est pas ici le cas.

--A moins d'un cas extraordinaire, répéta Timothée avec un sang-froid

imperturbable. Je ne saurais m'y tromper. Ces paroles ont été traduites

du grec moderne en vénitien, et c'est par ma bouche que cette traduction

est arrivée à vos oreilles, mon cher seigneur; ainsi donc ...

--Il faut que j'en parle avec Abul, s'écria M. Spada, il faut que le

voie.

--Quand vous voudrez, répondit le jeune Grec.

--Ce soir, dit Spada.

--Ce soir il sera chez vous, reprit Timothée; \*«et il s'éloigna en

accablant de révérences le malheureux Zacomo, qui, malgré sa politesse

ordinaire, ne songea pas à lui rendre seulement un salut, et rentra dans

sa boutique, dévoré d'anxiété.

Son premier soin fut de confier à sa femme le sujet de son désespoir.

Loredana n'avait pas les moeurs douces et paisibles de son mari, mais

elle avait l'âme plus désintéressée et le caractère plus fier. Elle le

blâma sévèrement d'hésiter à remplir ses engagements; surtout lorsque la

passion funeste de leur fille pour ce Turc devait leur faire une loi de

l'éloigner de leur maison.

Mais elle ne put amener son mari à cet avis. Il était dans leurs

querelles d'une souplesse de formes qui rachetait l'inflexibilité de ses

opinions et de ses desseins. Il finit par la décider à envoyer sa fille

pour quelques jours à la campagne chez la signora Veneranda, qui le

lui avait offert, promettant, durant son absence, de terminer

avantageusement l'affaire d'Abul. Le Turc, d'ailleurs, partirait après

cette opération; il ne s'agissait que de mettre la petite en sûreté

jusque-là. «Vous vous trompez, dit Loredana; il restera jusqu'à ce que

sa soie puisse être emportée, et s'il la met en couleur ici, ce ne sera

pas fait de sitôt.» Néanmoins elle consentit à envoyer sa fille chez

sa protectrice. M. Spada, cachant bien à sa femme qu'il avait donné

rendez-vous à Abul pour le soir même, et se promettant de le recevoir

sur la place ou au café, loin de l'oeil de son Honesta, monta, en

attendant, à la chambre de sa fille, se vantant tout haut de la gronder

et se promettant bien tout bas de la consoler.

«Voyons, lui dit-il en se jetant tout haletant de fatigue et d'émotion

sur une chaise, qu'as-tu dans la tête? cette folie est-elle passée?

--Non, mon père, dit Mattea d'un ton respectueux, mais ferme.

--Oh! par le corps de la Madone, s'écria Zacomo, est-il possible que tu

penses vraiment à ce Turc? Espères-tu l'épouser? Et le salut de ton âme,

crois-tu qu'un prêtre t'admettrait à la communion catholique après un

mariage turc? Et ta liberté? ne sais-tu pas que tu seras enfermée dans

un harem? Et ta fierté? tu auras quinze ou vingt rivales. Et ta dot?

tu n'en profiteras pas, tu seras esclave. Et tes pauvres parents? les

quitteras-tu pour aller demeurer au fond de l'Archipel? Et ton pays, et

tes amis; et Dieu, et ton vieux père?»

Ici M. Spada s'attendrit, sa fille s'approcha et lui baisa la main; mais

faisant un grand effort pour ne pas s'attendrir elle-même:

«Mon père, dit-elle, je suis ici captive, opprimée, esclave, autant

qu'on peut l'être dans le pays le plus barbare. Je ne me plains pas de

vous, vous avez toujours été doux pour moi; mais vous ne pouvez pas me

défendre. J'irai en Turquie, je ne serai la femme ni la maîtresse d'un

homme qui aurait vingt femmes; je serai sa servante ou son amie, comme

il voudra. Si je suis son amie, il m'épousera et renverra ses vingt

femmes; si je suis sa servante, il me nourrira et ne me battra pas.

--Te battre, te battre! par le Christ! on ne te bat pas ici.»

Mattea ne répondit rien; mais son silence eut une éloquence qui paralysa

son père. Ils furent tous deux muets pendant quelques instants, l'un

plaidant sans vouloir parler, l'autre lui donnant gain de cause sans

oser l'avouer.

«Je conviens que tu as eu quelques chagrins, dit-il enfin; mais écoute;

ta marraine va t'emmener à la campagne, cela te distraira; personne ne

te tourmentera plus, et tu oublieras ce Turc. Voyons, promets-le moi.

--Mon père, dit Mattea, il ne dépend pas de moi de l'oublier; car croyez

bien que mon amour pour lui n'est pas volontaire, et que je n'y céderai

jamais si le sien n'y répond pas.

--Ce qui me rassure, dit M. Zacomo en riant, c'est que le sien n'y

répond pas du tout ...

--Qu'en savez-vous, mon père?» dit Mattea poussée par un mouvement

d'orgueil blessé. Cette parole fit frémir Spada de crainte et de

surprise. Peut-être se sont-ils entendus, pensa-t-il; peut-être

l'aime-t-il et l'a-t-il séduite par l'entremise du Grec, si bien que

rien ne pourra l'empêcher de courir à sa perte. Mais en même temps qu'il

s'effrayait de cette supposition, je ne sais comment les deux mille

sequins, le bâtiment smyrniote et la soie blanche lui revinrent eu

mémoire, et son coeur bondit d'espérance et de désir. Je ne veux pas

savoir non plus par quel fil mystérieux l'amour du gain unit ces

deux sentiments opposés, et fit que Zacomo se promit d'éprouver les

sentiments d'Abul pour sa fille, et de les exploiter en lui donnant une

trompeuse espérance. Il y a tant d'honnêtes moyens de vendre la dignité

d'une fille! cela peut se faire au moyen d'un regard qu'on lui permet

d'échanger en détournant soi-même la tête et en fredonnant d'un air

distrait. Spada entendit l'horloge de la place sonner l'heure de son

rendez-vous avec Abul. Le temps pressait; tant de chalands pouvaient

être déjà dans le port autour du bâtiment smyrniote!

«Allons, prends ton voile, dit-il à sa fille, et viens faire un tour de

promenade. La fraîcheur du soir te fera du bien, et nous causerons plus

tranquillement.»

Mattea obéit.

«Où donc menez-vous cette fille égarée? s'écria Loredana en se mettant

devant eux au moment où ils sortaient de la boutique.

--Nous allons voir la princesse, répondit Zacomo.»

La mère les laissa passer. Ils n'eurent pas fait dix pas qu'ils

rencontrèrent Abul et son interprète qui venaient à leur rencontre.

«Allons faire un tour sur la Zueca» leur dit Zacomo; ma femme est malade

à la maison, et nous causerons mieux d'affaires dehors.»

Timothée sourit et comprit très-bien qu'il avait greffé dans le coeur

de l'arbre. Mattea, très-surprise et saisie de défiance, sans savoir

pourquoi, s'assit toute seule au bord de la gondole et s'enveloppa dans

sa mantille de dentelle noire. Abul, ne sachant absolument rien de

ce qui se passait autour de lui et à cause de lui, se mit à fumer, à

l'autre extrémité avec l'air de majesté qu'aurait un homme supérieur en

faisant une grande chose. C'était un vrai Turc, solennel, emphatique et

beau, soit qu'il se prosternât dans une mosquée, soit qu'il ôtât ses

babouches pour se mettre au lit. M. Zacomo, se croyant plus fin qu'eux

tous, se mit à lui témoigner beaucoup de prévenance; mais chaque fois

qu'il jetait les yeux sur sa fille, un sentiment de remords s'emparait

de lui.--Regarde-le encore aujourd'hui, lui disait-il dans le secret de

sa pensée en voyant les grands yeux humides de Mattea briller au travers

de son voile et se fixer sur Abul; va, sois belle et fais-lui soupçonner

que tu l'aimes. Quand j'aurais la soie blanche, tu rentreras dans ta

cage, et j'aurai la clef dans ma poche.

V.

La belle Mattea s'étonnait avec raison de se voir amenée en cette

compagnie par son propre père, et dans le premier moment elle avait

craint de sa part quelque sortie maladroite ou quelque ridicule

proposition de mariage; mais en l'entendant parler de ses affaires à

Timothée avec beaucoup de chaleur et d'intérêt, elle crut comprendre

qu'elle servait de leurre ou d'enjeu, et que son père mettait en

quelque sorte sa main à prix. Elle en était humiliée et blessée, et

l'involontaire mépris qu'elle ressentait pour cette conduite augmentait

en elle l'envie de se soustraire à l'autorité d'une famille qui

l'opprimait ou la dégradait.

Elle eût été moins sévère pour M. Spada si elle se fût rendu bien compte

de l'indifférence d'Abul et de l'impossibilité d'un mariage légal

entre elle et lui. Mais depuis qu'elle avait résolu à l'improviste de

concevoir une grande passion pour lui, elle était en train de divaguer,

et déjà elle se persuadait que l'amour d'Abul avait prévenu le sien,

qu'il l'avait déclaré à ses parents, et que, pour cette raison, sa

mère avait voulu la forcer d'épouser au plus vite son cousin Checo. Le

redoublement de politesse et de prévenances de M. Spada envers ces deux

étrangers, que le matin même elle lui avait entendu maudire et traiter

de chiens et d'idolâtres semblait, au reste, une confirmation assez

évidente de cette opinion. Mais si cette opinion flattait sa fantaisie,

sa fierté naturelle et sa délicatesse se révoltaient contre l'espèce de

marché dont elle se croyait l'objet; et, craignant d'être complice

d'une embûche dressée au musulman, elle s'enveloppait dans sa mante, et

restait morne, silencieuse et froide, comme une statue, le plus loin de

lui qu'il lui était possible.

Cependant Timothée, résolu à s'amuser le plus longtemps possible de

cette comédie, inventée et mise en jeu par son génie facétieux; car Abul

n'avait pas plus songé à réclamer ses deux mille sequins pour acheter de

la soie blanche qu'il n'avait songé à trouver Mattea jolie; Timothée,

dis-je, semblable à un petit gnome ironique, prolongeait les émotions de

M. Zacomo en le jetant dans une perpétuelle alternative de crainte et

d'espoir. Celui-ci le pressait de communiquer à Abul la proposition

d'acheter la soie smyrniote de moitié avec lui, offrant de payer le tout

comptant, et de ne rembourser à Abul les deux mille sequins qu'avec le

bénéfice de l'affaire. Mais il n'osai pressentir le rôle que jouait

Mattea dans cette négociation; car rien dans la contenance d'Abul

ne trahissait une passion dont elle fût l'objet. Timothée retardait

toujours cette proposition formelle d'association, en disant qu'Abul

était sombre et intraitable si on le dérangeait quand il était en train

de fumer un certain tabac. Voulant voir jusqu'où irait la cupidité

misérable du Vénitien, il le fit consentir à descendre sur la rive

droite de la Zueca, et à s'asseoir avec sa fille et le musulman sous la

tente d'un café. Là, il commença un dialogue fort divertissant pour tout

spectateur qui eût compris les deux langues qu'il parla tour à tour; car

tandis qu'il s'adressait à Zacomo pour établir avec lui les conditions

du traité, il se tournait vers son maître et lui disait: «M. Spada me

parle de la bonté que vous avez eue jusqu'ici de ne jamais user de vos

billets à ordre, et d'avoir bien voulu attendre sa commodité; il dit

qu'on ne peut avoir affaire à un plus digne négociant que vous.

--Dis-lui, répondait Abul, que je lui souhaite toutes sortes de

prospérités, qu'il ne trouve jamais sur sa route une maison sans

hospitalité, et que le mauvais oeil ne s'arrête point sur lui dans son

sommeil.

--Que dit-il? demandait Spada avec empressement.

--Il dit que cela présente d'énormes difficultés, répondait Timothée.

Nos mûriers ont tant souffert des insectes l'année dernière, que nous

avons un tiers de perte sur nos taffetas pour nous être associés à des

négociants de Corfou qui ont eu part égale à nos bénéfices sans avoir

part égale aux frais.»

Cette bizarre conversation se prolongeait; Abul n'accordait aucune

attention à Mattea, et Spada commençait à désespérer de l'effet des

charmes de sa fille. Timothée, pour compliquer l'imbroglio dont il était

le poète et l'acteur, proposa de s'éloigner un instant avec Spada pour

lui faire en secret une observation importante. Spada, se flattant à la

fin d'être arrivé au fait, le suivit sur la rive hors de la portée de la

voix, mais sans perdre Mattea de vue. Celle-ci resta donc avec son Turc

dans une sorte de tête-à-tête.

Cette dernière démarche parut à Mattea une triste confirmation de tout

ce qu'elle soupçonnait. Elle crut que son père flattait son penchant

d'une manière perfide, et l'engageait à entrer dans ses vues de

séduction pour arriver plus sûrement à duper le musulman. Extrême

dans ses jugements comme le sont les jeunes têtes, elle ne pensa pas

seulement que son père voulait retarder ses paiements, mais encore qu'il

voulait manquer de parole et donner les oeillades et la réputation de

sa fille en échange des marchandises turques qu'il avait reçues. Cette

manière d'agir des Vénitiens envers les Turcs était si peu rare, et ser

Zacomo lui-même avait en sa présence usé de tant de mesquins subterfuges

pour tirer d'eux quelques sequins de plus, que Mattea pouvait bien

craindre, avec quelque apparence de raison, d'être engagée dans une

intrigue semblable.

Ne consultant donc que sa fierté, et cédant à un irrésistible mouvement

d'indignation généreuse, elle se flatta de faire comprendre la vérité au

marchand turc. S'armant de toute la résolution de son caractère dans

un moment où elle était seule avec lui, elle entr'ouvrit son voile,

se pencha sur la table qui les séparait, et lui dit, en articulant

nettement chaque syllabe et en simplifiant sa phrase autant que possible

pour être entendue de lui: «Mon père vous trompe, je ne veux pas vous

épouser.»

Abul, surpris, un peu ébloui peut-être de l'éclat de ses yeux et de ses

joues, ne sachant que penser, crut d'abord à une déclaration d'amour, et

répondit en turc: «Moi aussi je vous aime, si vous le désirez.»

Mattea, ne sachant ce qu'il répondait, répéta sa première phrase plus

lentement, en ajoutant: «Me comprenez-vous?»

Abul, remarquant alors sur son visage une expression plus calme et une

fierté plus assurée, changea d'avis et répondit à tout hasard: «Comme

il vous plaira \_madamigella\_.» Enfin, Mattea ayant répété une troisième

fois son avertissement en essayant de changer et d'ajouter quelques

mots, il crut comprendre, à la sévérité de son visage, qu'elle était

en colère contre lui. Alors, cherchant en lui-même en quoi il avait pu

l'offenser, il se souvint qu'il ne lui avait fait aucun présent; et

s'imaginant qu'à Venise, comme dans plusieurs des contrées qu'il avait

parcourues, c'était un devoir de politesse indispensable envers la fille

de son associé, il réfléchit un instant au don qu'il pouvait lui faire

sur-le-champ pour réparer son oubli. Il ne trouva rien de mieux

qu'une boîte de cristal pleine de gomme de lentisque qu'il portait

habituellement sur lui, et dont il mâchait une pastille de temps en

temps, suivant l'usage de son pays. Il tira ce don de sa poche et le

mit dans la main de Mattea. Mais comme elle le repoussait, il craignit

d'avoir manqué de grâce, et se souvenant d'avoir vu les Vénitiens baiser

la main aux femmes qu'ils abordaient, il baisa celle de Mattea; et,

voulant ajouter quelque parole agréable, il mit sa propre main sur sa

poitrine en disant en italien d'un air grave et solennel: «\_Votre ami\_.»

Cette parole simple, ce geste franc et affectueux, la figure noble et

belle d'Abul firent tant d'impression sur Mattea, qu'elle ne se fit

aucun scrupule de garder un présent si honnêtement offert. Elle crut

s'être fait comprendre, et interpréta l'action de son nouvel ami comme

un témoignage d'estime et de confiance. «Il ignore nos usages, se

dit-elle, et je l'offenserais sans doute en refusant son présent. Mais

ce mot d'ami qu'il a prononcé exprime tout ce qui se passe entre lui

et moi: loyauté sainte, affection fraternelle; nos coeurs se sont

entendus.» Elle mit la boite dans son sein eu disant: «\_Oui, amis, amis

pour la vie\_.» Et tout émue, joyeuse, attendrie, rassurée, elle referma

son voile et reprit sa sérénité. Abul, satisfait d'avoir rempli son

devoir, se rendit le témoignage d'avoir fait un présent de valeur

convenable, la boite étant de cristal du Caucase, et la gomme de

lentisque étant une denrée fort chère et fort rare que produit la seule

île de Scio, et dont le grand-seigneur avait alors le monopole.

Dans cette confiance, il reprit sa cuiller de vermeil et acheva

tranquillement son sorbet à la rose.

Pendant ce temps, Timothée, jaloux de tourmenter M. Spada, lui

communiquait d'un air important les observations les plus futiles,

et chaque fois qu'il le voyait tourner la tête avec inquiétude pour

regarder sa fille, il lui disait: «Qui peut vous tourmenter ainsi, mon

cher seigneur? la signora Mattea n'est pas seule au café. N'est-elle

pas sous la protection de mon maître, qui est l'homme le plus galant de

l'Asie Mineure! Soyez sûr que le temps ne semble pas trop long au noble

Abul-Amet.»

Ces réflexions malignes enfonçaient mille serpents dans l'âme bourrelée

de Zacomo; mais en même temps elles réveillaient la seule chance sur

laquelle pût être fondée l'espoir d'acheter la soie blanche, et Zacomo

se disait: «Allons, puisque la faute est faite, tâchons d'en profiter.

Pourvu que ma femme ne le sache pas, tout sera facile à arranger et à

réparer.»

Il en revenait alors à la supputation de ses intérêts. «Mon cher

Timothée, disait-il, sois sûr que ton maître a offert beaucoup trop de

cette marchandise. Je connais bien celui qui en a offert deux mille

sequins (c'était lui-même), et je te jure que c'était un prix honnête.

--Eh quoi! répondait le jeune Grec, n'auriez-vous pas pris en

considération la situation malheureuse d'un confrère, si c'était vous,

je suppose, qui eussiez fait cette offre?

--Ce n'est pas moi, Timothée; je connais trop les bons procédés que je

dois à l'estimable Amet pour aller jamais sur ses brisées dans un genre

d'affaire qui le concerne exclusivement.

--Oh! je le sais, reprit Timothée d'un air grave, vous ne vous écartez

jamais en secret de la branche d'industrie que vous exercez en public;

vous n'êtes pas de ces débitants qui enlèvent aux fabricants qui les

fournissent un gain légitime; non certes!»

En parlant ainsi, il le regarda fixement sans que son visage trahît la

moindre ironie; et ser Zacomo, qui, à l'égard de ses affaires, possédait

une assez bonne dose de ruse, affronta ce regard sans que son visage

trahit la moindre perfidie.

«Allons donc décider Amet, reprit Timothée, car, entre gens de bonne foi

comme nous le sommes, on doit s'entendre à demi-mot. M. Spada vient de

m'offrir pour vous, dit-il en turc à son maître, le remboursement de

votre créance de cette année; le jour où vous aurez besoin d'argent, il

le tiendra à votre disposition.

--C'est bien, répondit Abul, dis à cet honnête homme que je n'en ai pas

besoin pour le moment, et que mon argent est plus en sûreté dans ses

mains que sur mes navires. La foi d'un homme vertueux est un roc en

terre ferme, les flots de la mer sont comme la parole d'un larron.

--Mon maître m'accorde la permission de conclure cette affaire avec vous

de la manière la plus loyale et la plus avantageuse aux deux parties,

dit Timothée à M. Spada; nous en parlerons donc dans le plus grand

détail demain, et si vous voulez que nous allions ensemble examiner la

marchandise dans le port, j'irai vous prendre de bonne heure.

--Dieu soit loué! s'écria M. Spada, et que dans sa justice il daigne

convertir à la vraie foi l'âme de ce noble musulman!»

Après cette exclamation ils se séparèrent, et M. Spada reconduisit sa

fille jusque dans sa chambre, où il l'embrassa avec tendresse, lui

demandant pardon dans son coeur de s'être servi de sa passion comme d'un

enjeu; puis il se mit en devoir d'examiner ses comptes de la journée.

Mais il ne fut pas longtemps tranquille, car madame Loredana vint le

trouver avec un coffre à la main. C'étaient quelques bardes qu'elle

venait de préparer pour sa fille, et elle exigeait que son mari la

conduisit chez le princesse le lendemain dès le point du jour. M. Spada

n'était plus aussi pressé d'éloigner Mattea; il tâcha d'éluder ces

sommations; mais voyant qu'elle était décidée à la conduire elle-même

dans un couvent s'il hésitait à l'emmener, il fut forcé de lui avouer

que la réussite de son affaire dépendait seulement de quelques jours de

plus de la présence de Mattea dans la boutique. Cette nouvelle irrita

beaucoup la Loredana; mais ce fut bien pis lorsque ayant fait subir un

interrogatoire implacable à son époux, elle lui fit confesser qu'au lieu

d'aller chez la princesse dans la soirée, il avait parlé au musulman

dans un café en présence de Mattea. Elle devina les circonstances

aggravantes que célait encore M. Spada, et les lui ayant arrachées

par la ruse, elle entra dans une juste colère contre lui et l'accabla

d'injures violentes mais trop méritées.

Au milieu de cette querelle, Mattea, à demi déshabillée, entra, et se

mettant à genoux entre eux deux: «Ma mère, dit-elle, je vois que je suis

un sujet de trouble et de scandale dans cette maison; accordez-moi la

permission d'en sortir pour jamais. Je viens d'entendre le sujet de

votre dispute. Mon père suppose qu'Abul-Amet a le désir de m'épouser,

et vous, ma mère, vous supposez qu'il a celui de me séduire et de

m'enfermer dans son harem avec ses concubines. Sachez que vous vous

trompez tous deux. Abul est un honnête homme à qui sa religion défend

sans doute de m'épouser, car il n'y songe pas, mais qui, ne m'ayant

point achetée, ne songera jamais à me traiter comme une concubine. Je

lui ai demandé sa protection et une existence modeste en travaillant

dans ses ateliers; il me l'accorde; donnez-moi votre bénédiction, et

permettez-moi d'aller vivre à l'île de Scio. J'ai lu un livre chez

ma marraine dans lequel j'ai vu que c'était un beau pays, paisible,

industrieux, et celui de toute la Grèce où les Turcs exercent une

domination plus douce. J'y serai pauvre, mais libre, et vous serez plus

tranquille quand vous n'aurez plus, vous, ma mère, un objet de haine;

vous, mon père, un sujet d'alarmes. J'ai vu aujourd'hui combien le soin

de vos richesses a d'empire sur votre âme; mon exil vous tiendra quitte

de la dot sans laquelle Checo ne m'eût point épousée, et, cette dot

dépassera de beaucoup les deux mille sequins auxquels vous eussiez

sacrifié le repos et l'honneur de votre fille, si Abul n'eût été un

honnête homme, digne de respect encore plus que d'amour.»

En achevant ce discours, que ses parents écoutèrent jusqu'au bout,

paralysés qu'ils étaient par la surprise, la romanesque enfant, levant

ses beaux yeux au ciel, invoqua l'image d'Abul pour se donner de la

force; mais en un instant elle fût renversée sur une chaise et rudement

frappée par sa mère, qui était réellement folle dans la colère. M.

Spada, épouvanté, voulût se jeter entre elles deux, mais la Loredana le

repoussa si rudement qu'il alla tomber sur la table. «Ne vous mêlez pas

d'elle, criait la mégère, ou je la tue.»

En même temps elle poussa sa fille dans sa chambre; et comme celle-ci

lui demandait avec un sang-froid forcé, inspiré par la haine, de lui

laisser de la lumière, elle lui jeta le flambeau à la tête. Mattea reçut

une blessure au front, et voyant son sang couler: «Voilà, dit-elle à sa

mère, de quoi m'envoyer en Grèce sans regret et sans remords.»

Loredana, exaspérée, eut envie de la tuer; mais saisie d'épouvante au

milieu de sa frénésie, cette femme, plus malheureuse que sa victime,

s'enfuit en fermant la porte à double tour, arracha violemment la clef

qu'elle alla jeter à son mari; puis elle courut s'enfermer dans

sa chambre, où elle tomba sur le carreau en proie à d'affreuses

convulsions.

Mattea essuya le sang qui coulait sur son visage et regarda une minute

cette porte par laquelle sa mère venait de sortir; puis elle fit un

grand signe de croix en disant: «Pour jamais!»

En un instant les draps de son lit furent attachés à sa fenêtre, qui,

étant située immédiatement au-dessus de la boutique, n'était éloignée du

sol que de dix à douze pieds. Quelques passants attardés virent glisser

une ombre qui disparut sous les couloirs sombres des Procuraties; puis

bientôt après une gondole de place, dont le fanal était caché, passa

sous le pont de \_San-Mose\_, et s'enfuit rapidement avec la marée

descendante le long du grand canal.

Je prie le lecteur de ne point trop s'irriter contre Mattea; elle était

un peu folle, elle venait d'être battue et menacée de la mort; elle

était couverte de sang, et de plus elle avait quatorze ans. Ce n'était

pas sa faute si la nature lui avait donné trop tôt la beauté et les

malheurs d'une femme, quand sa raison et sa prudence étaient encore

dignes d'un enfant.

Pâle, tremblante et retenant sa respiration comme si elle eût craint de

s'apercevoir elle-même au fond de la gondole, elle se laissa emporter

pendant environ un quart d'heure. Lorsqu'elle aperçut les dentelures

triangulaires de la mosquée se dessiner en noir sur le ciel éclairé par

la lune, elle commanda au gondolier de s'arrêter à l'entrée du petit

canal des Turcs.

La mosquée de Venise est un bâtiment sans beauté, mais non sans

caractère, flanqué et comme surchargé de petites constructions, qui, par

leur entassement et leur irrégularité au milieu de la plus belle ville

du monde, présentent le spectacle de la barbarie ottomane, inerte au

milieu de l'art européen. Ce pâté de temples et de fabriques grossières

est appelé à Venise \_il Fondaco dei Turchi\_. Les maisonnettes étaient

toutes habitées par des Turcs; le comptoir de leur compagnie de commerce

y était établi, et lorsque Phingari, la lune, brillait dans le ciel,

ils passaient les longues heures de la nuit prosternés dans la mosquée

silencieuse.

A l'angle formé par le grand et le petit canal qui baignent ces

constructions, une d'elles, qui n'est pour ainsi dire que la coque d'une

chambre isolée, s'avance sur les eaux à la hauteur de quelques toises.

Un petit prolongement y forme une jolie terrasse; je dis jolie à cause

d'une tente de toile bleue et de quelques beaux lauriers-roses qui la

décorent. Dans une pareille situation, au sein de Venise, et par le

clair de lune, il n'en faut pas davantage pour former une retraite

délicieuse. C'est là qu'Abul-Amet demeurait. Mattea le savait pour

l'avoir vu souvent fumer au déclin du jour, accroupi sur un tapis au

milieu de ses lauriers-roses; d'ailleurs chaque fois que son père

passait avec elle en gondole devant le Fondaco, il lui avait montré

cette baraque, dont la position était assez remarquable, en lui disant:

«Voici la maison de notre ami Abul, le plus honnête de tous les

négociants.»

On abordait à cette prétendue maison par une marche au-dessus de

laquelle une niche pratiquée dans la muraille protégeait une lampe, et

derrière cette lampe, il y avait et il y a encore une madone de pierre

qui est bien littéralement flanquée dans le ventre de la mosquée turque,

puisque toutes les constructions adjacentes sont superposées sur la base

massive du temple. Ces deux cultes vivaient là en bonne intelligence, et

le lien de fraternité entre les mécréants et les giaours, ce n'était pas

la tolérance, encore moins la charité; c'était l'amour du gain, le dieu

d'or de toutes les nations.

Mattea suivit le degré humide qui entourait la maison jusqu'à ce qu'elle

eût trouvé un escalier étroit et sombre qu'elle monta au hasard. Une

porte, fermée seulement au loquet, s'ouvrît à elle, et ensuite une pièce

carrée, blanche et unie, sans aucun ornement, sans autre meuble qu'un

lit très-bas et d'un bois grossier, couvert d'un tapis de pourpre rayé

d'or, une pile de carreaux de cachemire, une lampe de terre égyptienne,

un coffre de bois de cèdre incrusté de nacre de perle, des sabres, des

pistolets, des poignards et des pipes du plus grand prix, une veste

chamarrée de riches broderies, qui valait bien quatre où cinq cents

thalers, et à laquelle une corde tendue en travers de la chambre servait

d'armoire. Une écuelle d'airain de Corinthe pleine de pièces d'or était

posée à côte d'un yatagan; c'était la bourse et la serrure d'Amet. Sa

carabine, couverte de rubis et d'émeraudes, était sur son lit, et une

devise en gros caractères arabes était écrite sur la muraille au-dessus

de son chevet.

Mattéa souleva la portière de tapisserie qui servait de fenêtre, et vit

sur la terrasse Abul déchaussé et prosterné devant la lune.

Cette profonde immobilité de sa prière, que la présence d'une femme

seule avec lui, la nuit, dans sa chambre, ne troublait pas plus que

le vol d'un moucheron, frappa la jeune fille de respect,--Ce sont là,

pensa-t-elle, les hommes que les mères qui battent leurs filles vouent à

la damnation. Comment donc seront damnés les cruels et les injustes?

Elle s'agenouilla sur le seuil de la chambre et attendit, en se

recommandant à Dieu, qu'il eût fini sa prière. Quand il eut fini en

effet, il vint à elle, la regarda, essaya d'échanger avec elle quelques

paroles inintelligibles de part et d'autre; puis, comprenant tout

bonnement que c'était une fille amoureuse de lui, il résolut de ne pas

faire le cruel, et, souriant sans rien dire, il appela son esclave,

qui dormait en plein air sur une terrasse supérieure, et lui ordonna

d'apporter des sirops, des confitures sèches et des glaces. Puis il se

mit à charger sa plus longue pipe de cerisier, afin de l'offrir à la

belle compagne de sa nuit fortunée.

Heureusement pour Mattea, qui ne se doutait guère des pensées de son

hôte, mais qui commençait à trouver fort embarrassant qu'il ne comprit

pas un mot de sa langue, une autre gondole avait descendu le grand canal

en même temps que la sienne. Cette gondole avait aussi éteint son fanal,

preuve qu'elle allait en aventures. Mais c'était une gondole élégante,

bien noire, bien fluette, bien propre, avec une grande scie bien

brillante, et montée par les deux meilleurs rameurs de la place. Le

signore que l'on menait en conquête était couché tout seul au fond de sa

boite de satin noir, et, tandis que ses jambes nonchalantes reposaient

allongées sur les coussins, ses doigts agiles voltigeaient avec une

négligente rapidité sur une guitare. La guitare est un instrument qui

n'a son existence véritable qu'à Venise, la ville silencieuse et sonore.

Quand une gondole rase ce fleuve d'encre phosphorescente, où chaque coup

de rame enfonce un éclair, tandis qu'une grêle de petites notes légères,

nettes et folâtres bondit et rebondit sur les cordes que parcourt une

main invisible, on voudrait arrêter et saisir cette mélodie faible, mais

distincte, qui agace l'oreille des passants et qui fuit le long des

grandes ombres des palais, comme pour appeler les belles aux fenêtres,

et passer en leur disant:--Ce n'est pas pour vous la sérénade, et vous

ne ne saurez ni d'où elle vient ni où elle va.

Or, la gondole était celle que louait Abul durant les mois de son séjour

à Venise, et le joueur de guitare était Timothée. Il allait souper chez

une actrice, et sur son passage il s'amusait à lutiner par sa musique

les jaloux ou les amantes qui veillaient sur les balcons. De temps en

temps il s'arrêtait sous une fenêtre, et attendait que la dame eût

prononcé bien bas en se penchant sous sa \_tendina\_ le nom de son

galant pour lui répondre: \_Ce n'est pas moi\_, et reprendre sa course

et son chant moqueur. C'est à cause de ces courtes, niais fréquentes

stations, qu'il avait tantôt dépassé, tantôt laissé courir devant lui la

gondole qui renfermait Mattea. La fugitive s'était effrayée chaque

fois à son approche, et, dans sa crainte d'être poursuivie, elle avait

presque cru reconnaître une voix dans le son de sa guitare.

Il y avait environ cinq minutes que Mattea était entrée dans la chambre

d'Abul, lorsque Timothée, passant devant le Fondaco, remarqua cette

gondole sans fanal qu'il avait déjà rencontrée dans sa course, amarrée

maintenant sous la niche de la madone des Turcs. Abul n'était guère dans

l'usage de recevoir des visites à cette heure, et d'ailleurs l'idée de

Mattea devait se présenter d'emblée à un homme aussi perspicace

que Timothée. Il fit amarrer sa gondole à côté de celle-là, monta

précipitamment, et trouva Mattea qui recevait une pipe de la main

d'Abul, et qui allait recevoir un baiser auquel elle ne s'attendait

guère, mais que le Turc se reprochait de lui avoir déjà trop fait

désirer. L'arrivée de Timothée changea la face des choses; Abul en fut

un peu contrarié: «Retire-toi, mon ami, dit-il à Timothée, tu vois que

je suis en bonne fortune.

--Mon maître, j'obéis, répliqua Timothée; cette femme est-elle donc

votre esclave?

--Non pas mon esclave, mais ma maîtresse, comme on dit à la mode

d'Italie; du moins elle va l'être, puisqu'elle vient me trouver. Elle

m'avait parlé tantôt, mais je n'avais pas compris. Elle n'est pas mal.

--Vous la trouvez belle? dit Timothée.

--Pas beaucoup, répondit Abul, elle est trop jeune et trop mince;

j'aimerais mieux sa mère, c'est une belle femme bien grasse. Mais

il faut bien se contenter de ce qu'on trouve en pays étranger, et

d'ailleurs ce serait manquer à l'hospitalité que de refuser à cette

fille ce qu'elle désire.

--Et si mon maître se trompait, reprit Timothée; si cette fille était

venue ici dans d'autres intentions?

--En vérité, le crois-tu?

--Ne vous a-t-elle rien dit?

--Je ne comprends rien à ce qu'elle dit.

--Ses manières vous ont-elles prouvé son amour?

--Non, mais elle était à genoux pendant que j'achevais ma prière.

--Est-elle restée à genoux quand vous vous êtes levé?

--Non, elle s'est levée aussi.

--Eh bien! dit Timothée en lui-même en regardant la belle Mattea qui

écoutait, toute pâle et tout interdite, cet entretien auquel elle

n'entendait rien, pauvre insensée! il est encore temps de te sauver de

toi-même.

--Mademoiselle, lui dit-il d'un ton un peu froid, que désirez-vous que

je demande de votre part à mon maître?

--Hélas! je n'en sais rien, répondit Mattea fondant en larmes; je

demande asile et protection à qui voudra me l'accorder; ne lui avez-vous

pas traduit ma lettre de ce matin? Vous voyez que je suis blessée et

ensanglantée; je suis opprimée et maltraitée au point que je n'ose pas

rester une heure de plus dans la maison de mes parents; je vais me

réfugier de ce pas chez ma marraine, la princesse Gica; mais elle ne

voudra me soustraire que bien peu de temps aux maux qui m'accablent et

que je veux fuir à jamais, car elle est faible et dévote. Si Abul veut

me faire avertir le jour de son départ, s'il consent à me faire passer

en Grèce sur son brigantin, je fuirai, et j'irai travailler toute ma vie

dans ses ateliers pour lui prouver ma reconnaissance ...

--Dois-je dire aussi votre amour? dit Timothée d'un ton respectueux,

mais insinuant.

--Je ne pense pas qu'il soit question de cela, ni dans ma lettre, ni

dans ce que je viens de vous dire, répondit Mattea en passant d'une

pâleur livide à une vive rougeur de colère; je trouve votre question

étrange et cruelle dans la position où je suis; j'avais cru jusqu'ici

à de l'amitié de votre part. Je vois bien que la démarche que je fais

m'ôte votre estime; mais en quoi prouve-t-elle, je vous prie, que j'aie

de l'amour pour Abul-Amet?

--C'est bon, pensa Timothée, c'est une fille sans cervelle, et non pas

sans coeur.» Il lui fit d'humbles excuses, l'assura qu'elle avait

droit au secours et au respect de son maître, ainsi qu'aux siens, et

s'adressant à Abul:

«Seigneur mon maître, qui avez été toujours si doux et si généreux

envers moi, lui dit-il, voulez-vous accorder à cette fille la grâce

qu'elle demande, et à votre serviteur fidèle celle qu'il va vous

demander?

--Parle, répondit Abul; je n'ai rien à refuser à un serviteur et à un

ami tel que toi.

--Eh bien! dit Timothée, cette fille, qui est ma fiancée et qui s'est

engagée à moi par des promesses sacrées, vous demande la grâce de partir

avec nous sur votre brigantin, et d'aller s'établir dans votre atelier à

Scio; et moi je vous demande la permission de l'emmener et d'en faire ma

femme. C'est une fille qui s'entend au commerce et qui m'aidera dans la

gestion de nos affaires.

--Il n'est pas besoin qu'elle soit utile à mes affaires, répondit

gravement Abul; il suffit qu'elle soit fiancée à mon serviteur fidèle

pour que je devienne son hôte sincère et loyal. Tu peux emmener ta

femme, Timothée; je ne soulèverai jamais le coin de son voile; et quand

je la trouverais dans mon hamac, je ne la toucherais pas.

--Je le sais, ô mon maître, répondit le jeune Grec; et tu sais aussi

que, le jour où tu me demanderas ma tête, je me mettrai à genoux pour te

l'offrir; car je te dois plus qu'à mon père, et ma vie t'appartient plus

qu'à celui qui me l'a donnée.

--Mademoiselle, dit-il à Mattea, vous avez bien fait de compter sur

l'honneur de mon maître; tous vos désirs seront remplis, et, si vous

voulez me permettre de vous conduire chez votre marraine, je connaîtrai

désormais en quel lieu je dois aller vous avertir et vous chercher au

moment du départ de notre voile.»

Mattea eût peut-être bien désiré une réponse un peu moins strictement

obligeante de la part d'Abul, mais elle n'en fut pas moins touchée de

sa loyauté. Elle en exprima sa reconnaissance à Timothée, tout en

regrettant tout bas qu'une parole tant soit peu affectueuse n'eût pas

accompagné ses promesses de respect. Timothée la fit monter dans sa

gondole, et la conduisit au palais de la princesse Veneranda. Elle était

si confuse de cette démarche hardie, aveugle inspiration d'un premier

mouvement d'effervescence, qu'elle n'osa dire un mot à son compagnon

durant la route.

«Si l'on vous emmène à la campagne, lui dit Timothée en la quittant

à quelque distance du palais, faites-moi savoir où vous allez, et

comptez-que j'irai vous y trouver ...

--On m'enfermera peut-être, dit Mattea tristement.

--On sera bien malin si on m'empêche de me moquer des gardiens, reprit

Timothée. Je ne suis pas connu de cette princesse Gica; si je me

présente à vous devant elle, n'ayez pas l'air de m'avoir jamais vu.

Adieu, bon courage. Gardez-vous de dire à votre marraine que vous n'êtes

pas venue directement de votre demeure à la sienne. Nous nous reverrons

bientôt.»

VI.

Au lieu d'aller souper chez son actrice, Timothée rentra chez lui et se

mit à rêver. Lorsqu'il s'étendit sur son lit, aux premiers rayons

du jour, pour prendre le peu d'instants de repos nécessaire à son

organisation active, le plan de toute sa vie était déjà conçu et arrêté.

Timothée n'était pas, comme Abul, un homme simple et candide, un héros

de sincérité et de désintéressement. C'était un homme bien supérieur

à lui dans un sens, et peu inférieur dans l'autre, car ses mensonges

n'étaient jamais des perfidies, ses méfiances n'étaient jamais des

injustices. Il avait toute l'habileté qu'il faut pour être un scélérat,

moins l'envie et la volonté de l'être. Dans les occasions où sa finesse

et sa prudence étaient nécessaires pour opérer contre des fripons, il

leur montrait qu'on peut les surpasser dans leur art sans embrasser leur

profession. Ses actions portaient toutes un caractère de profondeur, de

prévoyance, de calcul et de persévérance. Il avait trompé bien souvent,

mais il n'avait jamais dupé; ses artifices avaient toujours tourné au

profit des bons contre les méchants. C'était là son principe, que tout

ce qui est nécessaire est juste, et que ce qui produit le bien ne peut

être le mal. C'est un principe de morale turque qui prouve le vide et la

folie de toute formule humaine, car les despotes ottomans s'en servent

pour faire couper la tête à leurs amis sur un simple soupçon, et

Timothée n'en faisait pas moins une excellente application à tous ses

actes. Quant à sa délicatesse personnelle, un mot suffisait pour la

prouver: c'est qu'il avait été employé par dix maîtres cent fois moins

habiles que lui, et qu'il n'avait pas amassé la plus petite pacotille à

leur service. C'était un garçon jovial, aimant la vie, dépensant le peu

qu'il gagnait, aussi incapable de prendre que de conserver, mais aimant

la fortune et la caressant en rêve comme une maîtresse qu'il est

très-difficile d'obtenir et très-glorieux de fixer.

Sa plus chère et sa plus légitime espérance dans la vie était de se

trouver un jour assez riche pour s'établir en Italie ou en France, et

pour être affranchi de toute domination. Il avait pourtant une vive et

sincère affection pour Abul, son excellent maître. Quand il faisait des

tours d'adresse à ce crédule patron (et c'était toujours pour le servir,

car Abul se fût ruiné en un jour s'il eût été livré à ses propres idées

dans la conduite des affaires); quand, dis-je, il le trompait pour

l'enrichir, c'était sans jamais avoir l'idée de se moquer de lui, car il

l'estimait profondément, et ce qui était à ses yeux de la stupidité chez

ses autres maîtres devenait de la grandeur chez Abul.

Malgré cet attachement, il désirait se reposer de cette vie de travail,

ou au moins en jouir par lui-même, et ne plus user ses facultés au

service d'autrui. Une grande opération l'eût enrichi s'il eût eu

beaucoup d'argent; mais, n'en ayant, pas assez, il n'en voulait pas

faire de petites, et surtout il repoussait avec un froid et silencieux

mépris les insinuations de ceux qui voulaient l'intéresser aux leurs aux

dépens d'Abul-Amet. M. Spada n'y avait pas manqué; mais, comme Timothée

n'avait pas voulu comprendre, le digne marchand de soieries se flattait

d'avoir été assez habile en échouant pour ne pas se trahir.

Un mariage avantageux était la principale utopie de Timothée. Il

n'imaginait rien de plus beau que de conquérir son existence, non sur

des sots et des lâches, mais sur le coeur d'une femme d'esprit. Mais,

comme il ne voulait pas vendre son honneur à une vieille et laide

créature, comme il avait l'ambition d'être heureux en même temps que

riche, et qu'il voulait la rencontrer et la conquérir jeune, belle,

aimable et spirituelle, on pense bien qu'il ne trouvait pas souvent

l'occasion d'espérer. Cette fois enfin, il l'avait touchée du doigt,

cette espérance. Depuis longtemps il essayait d'attirer l'attention de

Mattea, et il avait réussi à lui inspirer de l'estime et de l'amitié. La

découverte de son amour pour Abul l'avait bouleversé un instant; mais,

en y réfléchissant, il avait compris combien peu de crainte devait lui

inspirer cet amour fantasque, rêve d'un enfant en colère qui veut fuir

ses pédagogues, et qui parle d'aller dans l'île des Fées. Un instant

aussi il avait failli renoncer à son entreprise, non plus par

découragement, mais par dégoût; car il voulait aimer Mattea en la

possédant, et il avait craint de trouver en elle une effrontée. Mais

il avait reconnu que la conduite de cette jeune fille n'était que de

l'extravagance, et il se sentait assez supérieur à elle pour l'en

corriger en faisant le bonheur de tous deux. Elle avait le temps de

grandir, et Timothée ne désirait ni espérait l'obtenir avant quelques

années. Il fallait commencer par détruire un amour dans son coeur avant

de pouvoir y établir le sien. Timothée sentit que le plus sûr moyen

qu'un homme puisse employer pour se faite haïr, c'est de combattre un

rival préféré et de s'offrir à la place. Il résolut, au contraire, de

favoriser en apparence le sentiment de Mattea, tout en le détruisant par

le fait sans qu'elle s'en aperçut. Pour cela, il n'était pas besoin de

nier les vertus d'Abul, Timothée ne l'eût pas voulu; mais il pouvait

faire ressortir l'impuissance de ce coeur musulman pour un amour de

femme, sans porter la moindre atteinte de regret à l'amateur éclairé qui

trouvait la matrone Loredana plus belle que sa fille.

La princesse Veneranda fut dérangée au milieu de son précieux sommeil

par l'arrivée de Mattea à une heure indue. Il n'est guère d'heures

indues à Venise; mais en tout pays il en est pour une femme qui

subordonne toutes ses habitudes à l'importante affaire de se maintenir

le teint frais. Comme pour ajouter au bienfait de ses longues nuits de

repos, elle se servait d'un enduit cosmétique dont elle avait acheté la

recette à prix d'or à un sorcier arabe, elle fut assez troublée de cet

événement, et s'essuya à la hâte pour ne point faire soupçonner qu'elle

eût besoin de recourir à l'art. Quand elle eut écouté la plainte de

Mattea, elle eut bien envie de la gronder, car elle ne comprenait rien

aux idées exaltées; mais elle n'osa le faire, dans la crainte d'agir

comme une vieille et de paraître telle à sa filleule et à elle-même:

Grâce à cette crainte, Mattea eut la consolation de lui entendre dire:

«Je te plains, ma chère amie; je sais ce que c'est que la vivacité des

jeunes têtes; je suis encore bien peu sage moi-même, et entre femmes on

se doit de l'indulgence. Puisque tu viens à moi, je me conduirai avec

toi comme une véritable soeur et te garderai quelques jours, jusqu'à ce

que la fureur de ta mère, qui est un peu trop dure; je le sais, soit

passée. En attendant, couche-toi sur le lit de repos qui est dans mon

cabinet, et je vais envoyer chez tes parents afin qu'en s'apercevant de

ta fuite ils ne soient pas en peine.

Le lendemain M. Spada vint remercier la princesse de l'hospitalité

qu'elle voulait bien donner à une malheureuse folle. Il parla assez

sévèrement à sa fille. Néanmoins il examina avec une anxiété qu'il

s'efforçait vainement de cacher la blessure qu'elle avait au front.

Quand il eut reconnu que c'était peu de chose, il pria la princesse de

l'écouter un instant en particulier; et, quand il fut seul avec elle,

il tira de sa poche la boîte de cristal de roche qu'Abul avait donnée

à Mattea. «Voici, dit-il, un bijou et une drogue que cette pauvre

infortunée a laissés tomber de son sein pendant que sa mère la frappait.

Elle ne peut l'avoir reçue que du Turc ou de son serviteur. Votre

Excellence m'a parlé d'amulettes et de philtres: ceci ne serait-il point

quelque poison analogue, propre à séduire et à perdre les filles?

--Par les clous de la sainte croix, s'écria Veneranda, cela doit être!».

Mais quand elle eut ouvert la boite et examiné les pastilles: «Il me

semble, dit-elle, que c'est de la gomme de lentisque, que nous appelons

mastic dans notre pays. En effet, c'est même de la première qualité, du

véritable skinos. Néanmoins il faut essayer d'en tremper un grain dans

de l'eau bénite, et nous verrons s'il résistera à l'épreuve.»

L'expérience ayant été faite, à la grande gloire des pastilles, qui ne

produisirent pas la plus petite détonation et ne répandirent aucune

odeur de soufre, Veneranda rendit la boite à M. Spada, qui se retira en

la remerciant et, en la suppliant d'emmener au plus vite sa fille loin

de Venise.

Cette résolution lui coûtait beaucoup à prendre; car avec elle il

perdait l'espoir de la soie blanche et il retrouvait la crainte d'avoir

à payer ses deux mille \_doges\_. C'est ainsi que, suivant une vieille

tradition, il appelait ses sequins, parce que leur effigie représente

le doge de Venise à genoux devant saint Marc. \_Doze a Zinocchion\_ est

encore pour le peuple synonyme de sequins de la république. Cette

monnaie, qui mériterait par son ancienneté de trouver place dans les

musées et dans les cabinets, a encore cours à Venise, et les Orientaux

la reçoivent de préférence à toute autre, parce qu'elle est d'un or

très-pur.

Néanmoins Abul-Amet, à sa prière, se montra d'autant plus miséricordieux

qu'il n'avait jamais songé à le rançonner; mais, comme le vieux fourbe

avait voulu couper l'herbe sous le pied à son généreux créancier en

s'emparant de la soie blanche en secret, Timothée trouva que c'était

justice de faire faire cette acquisition à son maître sans y associer M.

Spada. Assem, l'armateur smyrniote, s'en trouva bien; car Abul lui en

donna mille sequins de plus qu'il n'en espérait, et M. Spada reprocha

souvent à sa femme de lui avoir fait par sa fureur un tort irréparable;

mais il se taisait bien vite lorsque la virago, pour toute réponse,

serrait le poing d'un air expressif, et il se consolait un peu de ses

angoisses de tout genre avec l'assurance de ne payer ses chers et

précieux doges, ses \_dattes succulentes\_, comme il les appelait, qu'à la

fin de l'année.

Veneranda et Mattea quittèrent Venise; mais cette prétendue retraite,

où la captive devait être soustraite au voisinage de l'ennemi, n'était

autre que la jolie île de Torcello, où la princesse avait une charmante

villa et où l'on pouvait venir dîner en partant de Venise en gondole

après la sieste. Il ne fut pas difficile à Timothée de s'y rendre entre

onze heures et minuit sur la \_barchetta\_ d'un pêcheur d'huîtres.

Mattea était assise avec sa marraine sur une terrasse couverte de

sycomores et d'aloès, d'où ses grands yeux rêveurs contemplaient

tristement le lever de la lune, qui argentait les flots paisibles et

semait d'écailles d'argent le noir manteau de l'Adriatique. Rien ne

peut donner l'idée de la beauté du ciel dans cette partie du monde; et

quiconque n'a pas rêvé seul le soir dans une barque au milieu de cette

mer, lorsqu'elle est plus limpide et plus calme qu'un beau lac, ne

connaît pas la volupté. Ce spectacle dédommageait un peu la sérieuse

Mattea des niaiseries insipides dont l'entretenait une vieille fille

coquette et bornée.

Tout à coup il sembla que le vent apportait les notes grêles et coupées

d'une mélodie lointaine. La musique n'était pas chose rare sur les eaux

de Venise; mais Mattea crut reconnaître des sons qu'elle avait déjà

entendus. Une barque se montrait au loin, semblable à une imperceptible

tache noire sur un immense voile d'argent. Elle s'approcha peu à peu, et

les sons de la guitare de Timothée devinrent plus distincts. Enfin la

barque s'arrêta à quelque distance de la ville, et une voix chanta une

romance amoureuse où le nom de Veneranda revenait à chaque refrain au

milieu des plus emphatiques métaphores. Il y avait si longtemps que la

pauvre princesse n'avait plus d'aventures qu'elle ne fut pas difficile

sur la poésie de cette romance. Elle en parla toute la soirée et tout le

lendemain avec des minauderies charmantes et en ajoutant tout haut, pour

moralité à ses doux commentaires, de grandes exclamations sur le malheur

des femmes qui ne pouvaient échapper aux inconvénients de leur beauté et

qui n'étaient en sûreté nulle part. Le lendemain Timothée vint chanter

plus près encore une romance encore plus absurde, qui fut trouvée non

moins belle que l'autre. Le jour suivant il fit parvenir un billet, et

le quatrième jour il s'introduisit en personne dans le jardin, bien

certain que la princesse avait fait mettre les chiens à l'attache et

qu'elle avait envoyé coucher tous ses gens. Ce n'est pas qu'aux temps

les plus florissants de sa vie elle n'eût été galante. Elle n'avait

jamais eu ni une vertu ni un vice; mais tout homme qui se présentait

chez elle avec l'adulation sur les lèvres était sûr d'être accueilli

avec reconnaissance. Timothée avait pris de bonnes informations, et il

se précipita aux pieds de la douairière dans un moment où elle était

seule, et, sans s'effrayer de l'évanouissement qu'elle ne manqua pas

d'avoir, il lui débita une si belle tirade qu'elle s'adoucit; et, pour

lui sauver la vie (car il ne fit pas les choses à demi, et, comme tout

galant eût fait à sa place, il menaça de se tuer devant elle), elle

consentit à le laisser venir de temps en temps baiser le bas de sa robe.

Seulement, comme elle tenait à ne pas donner un mauvais exemple à sa

filleule, elle recommanda bien à son humble esclave de ne pas s'avouer

pour le chanteur de romances et de se présenter dans la maison comme un

parent qui arrivait de Morée.

Mattea fut bien surprise le lendemain à table lorsque ce prétendu neveu,

annoncé le matin par sa marraine, parut sous les traits de Timothée;

mais elle se garda bien de le reconnaître, et ce ne fut qu'au bout de

quelques jours qu'elle se hasarda à lui parler. Elle apprit de lui, à

la dérobée, qu'Abul, occupé de ses soieries et de sa teinture, ne

retournerait guère dans son île qu'au bout d'un mois. Cette nouvelle

affligea Mattea, non-seulement parce qu'elle lui inspirait la

crainte d'être forcée de retourner chez sa mère, d'où il lui serait

très-difficile désormais de s'échapper, mais parce qu'elle lui ôtait le

peu d'espérance qu'elle conservait d'avoir fait quelque impression sur

le coeur d'Abul. Cette indifférence de son sort, cette préférence donnée

sur elle à des intérêts commerciaux, c'était un coup de poignard enfoncé

peut-être dans son amour-propre encore plus que dans son coeur; car nous

avouons qu'il nous est très-difficile de croire que son coeur jouât un

rôle réel dans ce roman de grande passion. Néanmoins, comme ce coeur

était noble, la mortification de l'orgueil blessé y produisit de la

douleur et de la honte sans aucun mélange d'ingratitude ou de dépit;

elle ne cessa pas de parler d'Abul avec vénération et de penser à lui

avec une sorte d'enthousiasme.

Timothée devint, en moins d'une semaine, le sigisbé en titre de

Veneranda. Rien n'était plus agréable pour elle que de trouver, à son

âge, un tout jeune et assez joli garçon, plein d'esprit, et jouant

merveilleusement de la guitare, qui voulût bien porter son éventail,

ramasser son bouquet, lui dire des impertinences et lui écrire des

bouts-rimés. Il avait soin de ne jamais venir à Torcello qu'après s'être

bien assuré que M. et madame Spada étaient occupés en ville et ne

viendraient pas le surprendre aux pieds de sa princesse, qui ne le

connaissait que sous le nom du prince Zacharias Kalasi.

Durant les longues soirées, le sans-gêne de la campagne permettait à

Timothée d'entretenir Mattea, d'autant plus qu'il venait souvent des

visites, et que dame Gica, par soin de sa réputation, prescrivait à son

cavalier servant de l'attendre au jardin tandis qu'elle serait au salon;

et pendant ce temps, comme elle ne craignait rien au monde plus que de

le perdre, elle recommandait à sa filleule de lui tenir compagnie, sûre

que ses charmes de quatorze ans ne pouvaient entrer en lutte avec les

siens. Le jeune Grec en profita, non pour parler de ses prétentions, il

s'en garda bien, mais pour l'éclairer sur le véritable caractère d'Abul,

qui n'était rien moins qu'un galant paladin, et qui, malgré sa douceur

et sa bonté naturelles, faisait jeter une femme adultère dans un puits,

ni plus ni moins que si c'eût été un chat. Il lui peignit en même

temps les moeurs des Turcs, l'intérieur des harems, l'impossibilité

d'enfreindre leurs lois qui faisaient de la femme une marchandise

appartenant à l'homme, et jamais une compagne ou une amie. Il lui porta

le dernier coup en lui apprenant qu'Abul, outre vingt femmes dans son

harem, avait une femme légitime dont les enfants étaient élevés avec

plus de soin que ceux des autres, et qu'il aimait autant qu'un Turc peut

aimer une femme, c'est-à-dire un peu plus que sa pipe et un peu moins

que son cheval. Il engagea beaucoup Mattea à ne pas se placer sous la

domination de cette femme, qui, dans un accès de jalousie, pourrait bien

la faire étrangler par ses eunuques. Comme il lui disait toutes ces

choses par manière de conversation, et sans paraître lui donner des

avertissements dont elle se fût peut-être méfiée, elles faisaient une

profonde impression sur son esprit et la réveillaient comme d'un rêve.

En même temps il eut soin de lui dire tout ce qui pouvait lui donner

l'envie d'aller à Scio, pour y jouir, dans les ateliers qu'il dirigeait,

d'une liberté entière et d'un sort paisible. Il lui dit qu'elle

trouverait à y exercer les talents quelle avait acquis dans la

profession de son père, ce qui l'affranchirait de toute obligation qui

pût faire rougir sa fierté auprès d'Abul. Enfin il lui fit une si

riante peinture du pays, de sa fertilité, de ses productions rares, des

plaisirs du voyage, du charme qu'on éprouve à se sentir le maître et

l'artisan de sa destinée, que sa tête ardente et son caractère fort et

aventureux embrassèrent l'avenir sous cette nouvelle face. Timothée eut

soin aussi de ne pas détruire tout à fait son amour romanesque, qui

était le plus sûr garant de son départ, et dont il ne se flattait pas

vainement de triompher. Il lui laissa un peu d'espoir, en lui disant

qu'Abul venait souvent dans les ateliers et qu'il y était adoré. Elle

pensa qu'elle aurait au moins la douceur de le voir; et quant à lui, il

connaissait trop la parole de son maître pour s'inquiéter des suites de

ces entrevues. Quand tout ce travail que Timothee avait entrepris de

faire dans l'esprit de Mattea eut porté les fruits qu'il en attendait,

il pressa son maître de mettre à la voile, et Abul, qui ne faisait rien

que par lui, y consentit sans peine. Au milieu de la nuit, une barque

vint prendre la fugitive à Torcello et la conduisit droit au canal

des Marane, où elle s'amarra à un des pieux qui bordent ce chemin des

navires au travers des bas-fonds. Lorsque le brigantin passa, Abul

tendit lui-même une corde à Timothee, car il eût emmené trente femmes

plutôt que de laisser ce serviteur fidèle, et la belle Mattea fut

installée dans la plus belle chambre du navire.

VII.

Trois ans environ après cette catastrophe, la princesse Veneranda était

seule un matin dans la villa de Torcello, sans filleule, sans sigisbé,

sans autre société pour le moment que son petit chien, sa soubrette et

un vieil abbé qui lui faisait encore de temps en temps un madrigal ou

un acrostiche. Elle était assise devant une superbe glace de Murano, et

surveillait l'édifice savant que son coiffeur lui élevait sur la tête

avec autant de soin et d'intérêt qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse.

C'était toujours la même femme, pas beaucoup plus laide, guère plus

ridicule, aussi vide d'idées et de sentiments que par le passé. Elle

avait conservé le goût fantasque qui présidait à sa parure et qui

caractérise les femmes grecques lorsqu'elles sont dépaysées, et qu'elles

veulent entasser sur elles les ornements de leur costume avec ceux des

autres pays. Veneranda avait en ce moment sur la tête un turban, des

fleurs, des plumes, des rubans, une partie de ses cheveux poudrée et une

autre teinte en noir. Elle essayait d'ajouter des crépines d'or à

cet attirail qui ne la faisait pas mal ressembler à une des belettes

empanachées dont parle La Fontaine, lorsque son petit nègre lui vint

annoncer qu'un jeune Grec demandait à lui parler. «Juste ciel! serait-ce

l'ingrat Zacharias? s'écria-t-elle.

--Non, madame, répondit le nègre, c'est un très-beau jeune homme que je

ne connais pas, et qui ne veut vous parler qu'en particulier.

--Dieu soit loué! c'est un nouveau sigisbé qui me tombe du ciel,»

pensa Veneranda; et elle fit retirer les témoins en donnant l'ordre

d'introduire l'inconnu par l'escalier dérobé. Avant qu'il parût, elle se

hâta de donner un dernier coup d'oeil à sa glace, marcha dans la chambre

pour essayer la grâce de son panier, fonça un peu son rouge, et se posa

ensuite gracieusement sur son ottomane.

Alors un jeune homme, beau comme le jour ou comme un prince de conte de

fées, et vêtu d'un riche costume grec, vint se précipiter à ses pieds et

s'empara d'une de ses mains qu'il baisa avec ardeur.

«Arrêtez, monsieur, arrêtez! s'écria Veneranda éperdue; on n'abuse pas

ainsi de l'étonnement et de l'émotion d'une femme dans le tête-à-tête.

Laissez ma main; vous voyez que je suis si tremblante que je n'ai pas la

présence d'esprit de la retirer. Qui êtes-vous? au nom du ciel! et que

doivent me faire craindre ces transports imprudents?

--Hélas! ma chère marraine, répondit le beau garçon, ne

reconnaissez-vous point votre filleule, la coupable Mattea, qui vient

vous demander pardon de ses torts et les expier par son repentir?»

La princesse jeta un cri en reconnaissant en effet Mattea, mais si

grande, si forte, si brune et si belle sous ce déguisement, qu'elle lui

causait la douce illusion d'un jeune homme charmant à ses pieds. «Je te

pardonnerai, à toi, lui dit-elle en l'embrassant; mais que ce misérable

Zacharias, Timothée, ou comme on voudra l'appeler, ne se présente jamais

devant moi.

--Hélas! chère marraine, il n'oserait, dit Mattea; il est resté dans le

port sur un vaisseau qui nous appartient et qui apporte à Venise une

belle cargaison de soie blanche. Il m'a chargée de plaider sa cause, de

vous peindre son repentir et d'implorer sa grâce.

--Jamais! jamais!» s'écria la princesse.

Cependant elle s'adoucit en recevant de la part de son infidèle sigisbé

un cachemire si magnifique, qu'elle oublia tout ce qu'il y avait

d'étrange et d'intéressant dans le retour de Mattea pour examiner ce

beau présent, l'essayer et le draper sur ses épaules. Quand elle en eut

admiré l'effet, elle parla de Timothée avec moins d'aigreur, et demanda

depuis quand il était armateur et négociant pour son compte.

«Depuis qu'il est mon époux, répondit Mattea, et qu'Abul lui a fait un

prêt de cinq mille sequins pour commencer sa fortune.

--Eh quoi! vous avez épousé Zacharias? s'écria Veneranda, qui voyait dès

lors en Mattea une rivale; c'était donc de vous qu'il était amoureux

lorsqu'il me faisait ici de si beaux serments et de si beaux quatrains?

O perfidie d'un petit serpent réchauffé dans mon sein! Ce n'est pas que

j'aie jamais aimé ce freluquet; Dieu merci, mon coeur superbe à toujours

résisté aux traits de l'amour; mais c'est un affront que vous m'avez

fait l'un et l'autre...

--Hélas! non, ma bonne marraine, répondit Mattea, qui avait pris un peu

de la fourberie moqueuse de son mari; Timothée était réellement fou

d'amour pour vous. Rassemblez bien vos souvenirs, vous ne pourrez en

douter. Il songeait à se tuer par désespoir de vos dédains. Vous

savez que de mon côté j'avais mis dans ma petite cervelle une passion

imaginaire pour notre respectable patron Abul-Amet. Nous partîmes

ensemble, moi pour suivre l'objet de mon fol amour, Timothée pour fuir

vos rigueurs, qui le rendaient le plus malheureux des hommes. Peu à peu,

le temps et l'absence calmèrent sa douleur; mais la plaie n'a jamais été

bien fermée, soyez-en sûre, madame; et s'il faut vous l'avouer, tout en

demandant sa grâce, je tremble de l'obtenir; car je ne songe pas sans

effroi à l'impression que lui fera votre vue.

--Rassure-toi, ma chère fille, répondit la Gica tout à fait consolée, en

embrassant sa filleule, tout en lui tendant une main miséricordieuse

et amicale; je me souviendrai qu'il est maintenant ton époux, et je te

ménagerai son coeur, en lui montrant la sévérité que je dois avoir pour

un amour insensé. La vertu que, grâce à la sainte Madone, j'ai toujours

pratiquée, et la tendresse que j'ai pour toi, me font un devoir d'être

austère et prudente avec lui. Mais explique-moi, je te prie, comment ton

amour pour Abul s'est passé, et comment tu t'es décidée à épouser ce

Zacharias que tu n'aimais point.

--J'ai sacrifié, répondit Mattea, un amour inutile et vain à une amitié

sage et vraie. La conduite de Timothée envers moi fut si belle, si

délicate, si sainte, il eut pour moi des soins si désintéressés et des

consolations si éloquentes, que je me rendis avec reconnaissance à son

affection. Lorsque nous avons appris la mort de ma mère, j'ai espéré que

j'obtiendrais le pardon et la bénédiction de mon père, et nous sommes

venus l'implorer, comptant sur votre intercession, ô ma bonne marraine!

--J'y travaillerai de mon mieux; cependant je doute qu'il pardonne

jamais à ce Zacharias, à ce Timothée, veux-je dire, les tours perfides

qu'il lui a joués.

--J'espère que si, reprit Mattea; la position de mon mari est assez

belle maintenant, et ses talents sont assez connus dans le commerce,

pour que son alliance ne semble point désavantageuse à mon père.»

La princesse fit aussitôt amener sa gondole, et conduisit Mattea chez

M. Spada. Celui-ci eut quelque peine à la reconnaître sous son habit

sciote; mais dès qu'il se fut assuré que c'était elle, il lui tendit les

bras et lui pardonna de tout son coeur. Après le premier mouvement de

tendresse, il en vint aux reproches et aux lamentations; mais dès qu'il

fut au courant de la face qu'avait prise la destinée de Mattea, il se

consola, et voulut aller sur-le-champ dans le port voir son gendre et la

soie blanche qu'il apportait. Pour acheter ses bonnes grâces, Timothée

la lui vendit à un très-bas prix, et n'eut point lieu de s'en repentir;

car M. Spada, touché de ses égards et frappé de son habileté dans le

négoce, ne le laissa point repartir pour Scio sans avoir reconnu son

mariage et sans l'avoir mis au courant de toutes ses affaires. En peu

d'années la fortune de Timothée suivit une marche si heureuse et si

droite, qu'il put rembourser la somme que son cher Abul lui avait

prêtée; mais il ne put jamais lui en faire accepter les intérêts. M.

Spada, qui avait un peu de peine à abandonner la direction de sa maison,

parla pendant quelque temps de s'associer à son gendre; mais enfin

Mattea étant devenue mère de deux beaux enfants, Zacomo, se sentant

vieillir, céda son comptoir, ses livres et ses fonds à Timothée, en se

réservant une large pension, pour le payement régulier de laquelle il

prit scrupuleusement toutes ses sûretés, en disant toujours qu'il ne

se méfiait pas de son gendre, mais en répétant ce vieux proverbe des

négociants: \_Les affaires sont les affaires\_.

Timothée se voyant maître de la belle fortune qu'il avait attendue et

espérée, et de la belle femme qu'il aimait, se garda bien de laisser

jamais soupçonner à celle-ci combien ses vues dataient de loin. En

cela il eut raison. Mattea crut toujours de sa part à une affection

parfaitement désintéressée, née à l'île de Scio, et inspirée par son

isolement et ses malheurs. Elle n'en fut pas moins heureuse pour être

un peu dans l'erreur. Son mari lui prouva toute sa vie qu'il l'aimait

encore plus que son argent, et l'amour-propre de la belle Vénitienne

trouva son compte à se persuader que jamais une pensée d'intérêt n'avait

trouvé place dans l'âme de Timothée à côté de son image. Avis à ceux qui

veulent savoir le fond de la vie, et qui tuent la poule aux oeufs d'or

pour voir ce qu'elle a dans le ventre! Il est certain que si Mattea,

après son mariage, eût été déshéritée, Timothée ne l'aurait pas moins

bien traitée, et probablement il n'en eût pas ressenti la moindre

humeur; les hommes comme lui ne font pas souffrir les autres de leurs

revers, car il n'est guère de véritables revers pour eux. Abul-Amet et

Timothée restèrent associés d'affaires et amis de coeur toute leur vie.

Mattea vécut toujours à Venise, dans son magasin, entre son père, dont

elle ferma les yeux, et ses enfants, pour lesquels elle fut une tendre

mère, disant sans cesse qu'elle voulait réparer envers eux les torts

qu'elle avait eus envers la sienne. Timothée alla tous les ans à Scio,

et Abul revint quelquefois à Venise. Chaque fois que Mattea le revit

après une absence, elle éprouva une émotion dont son mari eut très-grand

soin de ne jamais s'apercevoir. Abul ne s'en apercevait réellement pas,

et, lui baisant la main à l'italienne, il lui disait la seule parole

qu'il eût pu jamais apprendre: \_Votre ami\_.

Quant à Mattea, elle parlait à merveille les langues modernes de

l'Orient, et dans la conduite de ses affaires elle était presque aussi

entendue que son mari. Plusieurs personnes, à Venise, se souviennent

de l'avoir vue. Elle était devenue un peu forte de complexion pour une

femme, et le soleil d'Orient l'avait bronzée, de sorte que sa beauté

avait pris un caractère un peu viril. Soit à cause de cela, soit à cause

de l'habitude qu'elle en avait contractée dans la vie de commis qu'elle

avait menée à Scio, et qu'elle menait encore à Venise, elle garda

toujours son élégant costume sciote, qui lui allait à merveille, et qui

la faisait prendre pour un jeune homme par tous les étrangers. Dans

ces occasions, Veneranda, quoique décrépite, se redressait encore, et

triomphait d'avoir un si beau sigisbé au bras. La princesse laissa

une partie de ses biens à cet heureux couple, à la charge de la faire

ensevelir dans une robe de drap d'or et de prendre soin de son petit

chien.

FIN DE MATTEA.

End of the Project Gutenberg EBook of Mattea, by George Sand

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK MATTEA \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 12865-8.txt or 12865-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/2/8/6/12865/

Produced by Renald Levesque and the Online Distributed Proofreading

Team. This file was produced from images generously made available

by the Bibliothèque nationale de France (BnF/Gallica) at

http://gallica.bnf.fr

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.